

Les meilleures lectures spirituelles
sur
SAINTE JEANNE D'ARC

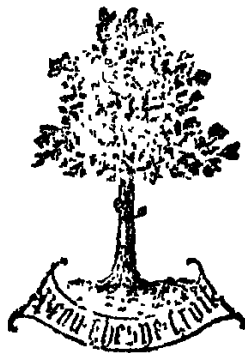
PAR

MGR HENRI DEBOUT

PRONOTAIRE APOSTOLIQUE
CHANOINE HONORAIRE D'ARRAS ET D'ORLÉANS
DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DES PRÊTRES
DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

— — — — —
LETTRE-PRÉFACE de S. E. le Cardinal MERCIER

OUVRAGE HONORÉ D'UNE LETTRE DE S. S. BENOÎT XV



PARIS

GABRIEL BEAUCHESNE

Rue de Rennes, 117

—
MCMXXIII



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

Les meilleures lectures spirituelles

sur

Sainte Jeanne d'Arc

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

I

A la Maison de la Bonne Presse, Paris :

Jeanne d'Arc, Grande Histoire illustrée, avec préface de Mgr TOUCHET, évêque d'Orléans. Ouvrage honoré de quatre lettres pontificales et couronné par l'Académie française (Prix Montyon, 1907). Nouvelle édition entièrement recomposée et mise à jour. 2 vol. in-4° de xxxviii-634 et 782 p., avec 800 illustr. (10^e mille).

L'Histoire admirable de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. 1 vol. in-4° de 554 p., avec 34 illustr. et plans (10^e mille).

Jeanne d'Arc et les villes d'Arras et de Tournai. Démarches en faveur de la Pucelle captive. 1 vol. in-8° de xvi-96 p., avec grav. (*Épuisé*).

Jeanne d'Arc, nouvelle vie populaire illustrée. Avec une lettre de Mgr GOURAUD, évêque de Vannes. 1 vol. in-16 de 364 p., avec 34 illustr., dont 31 grav. sur bois (176^e mille).

La Bienheureuse Jeanne d'Arc. In-8°, 16 p., avec illustr. en couleurs (912^e mille).

Nouvelle vie populaire de saint Vincent de Paul. 1 vol. in-16 de 156 p. (10^e mille).

II

Histoire du Calvaire d'Arras (1677-1899). 1 vol. in-8° de 148 p., 3^e édition, illustrée de 10 grav. et 2 phototypies, avec supplément archéologique, bibliographique et iconographique. Arras, imprimerie de la Société du Pas-de-Calais.

— Le même ouvrage, édition populaire.

Tardinghen et les Sépultures sous dalles. In-8°, 64 p., avec cinq planches hors-texte en couleurs. Arras, imprimerie Répessé-Crépel. (*Épuisé*).

Sépultures mérovingiennes à Wissant. Notes archéologiques sur Tardinghen et Wissant. In-8°, 18 p., Calais imprimerie des Orphelins.

Jean-Baptiste-Alexandre-Louis de Songnis, Commandant d'Armes et Maire de Merville en 1815. Contribution à l'histoire des Cent-Jours. In-8°, 24 p., avec un portrait. Lille, imprimerie Lefebvre-Ducrocq.



ARY SCHEFFER. — JEANNE D'ARC CONDUITE AU SUPPLICE.
Des collections de S. A. R. Mgr le Duc de Vendôme

Nihil obstat :
Parisiis, die 13^e Januarii 1920.

V. DUPIN,
Can. hon.

Imprimatur :
Parisiis, die 13^e Januarii 1920.
E. ADAM,
Vic. gen.

***L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de
reproduction et de traduction.***

A SON ALTESSE ROYALE
MADAME LA DUCHESSE DE VENDÔME
PRINCESSE DE BELGIQUE

Hommage de très respectueuse reconnaissance

H. D.

LETTRE A L'AUTEUR

de Son Éminence le Cardinal GASPARI
Secrétaire de Sa Sainteté BENOIT XV

SECRETARIA DI STATO
DI SUA SANTITÀ

Dal Vaticano, 31 août 1920.

MONSEIGNEUR,

Je me suis fait un devoir de présenter au Saint-Père votre petit volume sur Sainte Jeanne d'Arc, destiné à montrer à la France dans sa plus pure et véritable lumière l'héroïque Pucelle d'Orléans.

En accueillant avec bienveillance votre hommage filial, Sa Sainteté daigne exprimer le vœu que les grandes leçons qui se dégagent d'une telle vie et qui ont mérité à la Libératrice de sa patrie l'auréole de la sainteté, puissent être, grâce à votre travail, beaucoup mieux connues en France et ailleurs et aider puissamment les âmes à la conquête de la vraie liberté spirituelle qui est le faite de toutes les autres libertés et la garantie la plus sûre de la grandeur d'une nation.

Avec la bénédiction de Sa Sainteté, que j'ai l'honneur de vous transmettre, veuillez agréer Monseigneur, mes vifs remerciements pour l'exemplaire de votre ouvrage que vous m'avez envoyé, et recevez en même temps la nouvelle assurance de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

P. Cardinal GASPARRI.

à Mgr Henri DEBOUT, Paris.

LETTRE-PRÉFACE

Malines, Épiphanie 1920.

L'auteur de ces pages recevra, au cours de l'année, une première récompense de sa dévotion à Jeanne d'Arc.

L'héroïne nationale, que les travaux historiques de Mgr Henri Debout, ont contribué à faire connaître en France, sera élevée bientôt sur les autels de l'Eglise Catholique et proclamée pour le monde entier Sainte Jeanne d'Arc.

Il fallait que cette femme extraordinaire fût connue, vénérée, aimée, non seulement pour les services qu'à la tête des armées elle rendit à sa patrie, mais aussi pour « son incomparable grandeur morale et religieuse » et pour son insaisissable dévouement à « la royauté du Christ ».

Mgr Henri Debout donne aujourd'hui au public, et Nous l'en remercions, la seconde partie de son œuvre. Il étudie avec une piété attentive, respectueuse, l'âme de la Sainte, son esprit de sacrifice, sa foi en la divine Provi-

dence, sous la protection de l'Archange saint Michel, sa patience indéfectible dans l'épreuve, sa noble vaillance, son dévouement à son roi « le Sergent du Christ », et au Roi des rois, le Christ Jésus.

En France et en Belgique le clergé et les fidèles sauront gré à l'apôtre qui a l'insigne honneur d'être de la parenté de Jeanne d'Arc, d'avoir élargi par sa plume le champ de son apostolat.

Pour Notre part Nous le remercions d'avoir voulu Nous associer à son œuvre et Nous voudrions que ces lignes bien humbles, bien simples, lui fussent un lémoignage de la reconnaissance que la Belgique lui doit pour les services rendus par lui, avec une générosité si touchante, aux prêtres de Belgique résidant à Calais.

† D.-J. Cardinal MERCIER,
Archevêque de Malines.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Depuis trente ans et plus, la divine Providence a daigné accorder le succès à mes travaux historiques sur sainte Jeanne d'Arc ; par eux, je suis resté en contact incessant avec la Libératrice de la France.

Il m'a été ainsi donné de plus qu'à d'autres de pouvoir méditer les grandes leçons de sa vie admirable ; à la demande de prélats éminents et de zélés pasteurs d'âmes, je les ai dites en maints discours ou conférences.

Mais il m'apparaît nettement que cela ne suffit pas encore.

Il ne faut pas seulement connaître les grands faits de la vie de Jeanne d'Arc, en proclamer la sublimité toute surnaturelle à l'occasion de manifestations grandioses en son honneur ; il est indispensable de créer autour de ses autels un culte confiant et durable. — A ce prix seulement on recueillera les fruits attendus du patronat que S. S. Pie XI vient de lui donner sur la France.

Pour atteindre ce but il faut posséder des livres permettant de comprendre son héroïsme surhumain et de méditer ses vertus. Ces livres sont trop peu nombreux. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à en ajouter un nouveau. Si modestes soient-elles, ces pages puiseront dans les faits historiques eux-mêmes la source des considérations proposées à l'esprit et au cœur des lecteurs : leur sincérité les rendra plus convaincantes.

Je n'ai pas surchargé ce travail de références.

A quoi bon ? Mes précédents ouvrages contiennent la preuve des traits historiques rappelés ici.

Je forme un seul vœu, en éditant ce volume. Que par lui sainte Jeanne d'Arc soit mieux comprise et plus aimée en France, afin que ma chère Patrie, déjà tant admirée de l'univers durant les dures années d'épreuves, connaisse davantage son trésor et grandisse encore aux yeux du monde en vertus chrétiennes et en noble vaillance !

H. D.

INTRODUCTION

Sainte Jeanne d'Arc, son rôle dans l'histoire

Sur la *mission* de Jeanne d'Arc on a beaucoup dit et beaucoup écrit. — Je me défends ici de vouloir rouvrir le débat où souvent des définitions différentes du mot « mission » ont divisé des écrivains paraissant devoir s'entendre.

J'abandonne donc le mot lui-même pour donner ma pensée sur le *rôle* de Jeanne dans l'histoire de la France et de la chrétienté.

La France, Fille aînée de l'Église, a été spécialement choisie de Dieu pour protéger l'Église et le Souverain Pontife. Depuis de longs siècles et dans tout l'univers, la nation très chrétienne a maintes fois rempli sa providentielle mission. Elle a constitué et sauvegardé jusqu'en plein xix^e siècle le domaine temporel du Pape, organisé les croisades et consacré à l'expansion ou à la défense du catholicisme ses forces vives. Elle n'a marchandé à cette noble cause ni son or, ni son intelligence, ni son cœur, ni son sang.

A l'encontre de cette mission de la France, Satan, par ses suppôts, exerce chez nous et dans le monde entier une action néfaste et beaucoup d'êtres humains subissent sa pernicieuse influence. On peut donc suivre simultanément dans les pages de notre histoire l'œuvre de Dieu et l'œuvre de Satan.

Au début du xv^e siècle, le mal triomphe. Le grand schisme d'Occident (le plus rude coup, peut-être, que l'Église ait reçu depuis sa fondation) a été préparé sur-

tout par la France. Les maux qu'il a causés sont innombrables et auraient amené la ruine de l'Église ; si le Christ ne l'avait faite miraculeusement immortelle. En châtement de son crime, la France, vaincue, devient la conquête de l'Angleterre et l'Église va perdre ainsi sa fille aînée, puisque l'Angleterre est à la veille du protestantisme.

La fusion des deux couronnes de France et d'Angleterre devait être la conséquence du traité signé à Troyes, le 20 janvier 1420. L'autonomie française disparaissait graduellement depuis ce jour. A mesure que s'étendait la conquête, l'aristocratie ecclésiastique ou laïque se transformait, et dans les provinces envahies, la majorité, dans les corps constitués, était anglaise de race ou d'âme. Si la conquête s'achève, la France sera mûre pour suivre le roi d'Angleterre partout où il voudra la conduire, même à l'hérésie.

En 1429, cette savante et irrémédiable mainmise est sur le point de se consommer.

Le dauphin, chef de l'opposition nationale depuis sept ans, n'est pas encore sacré. Ses partisans sont peu nombreux, mal armés, profondément divisés entre eux, et, de leur propre aveu, impuissants à protéger désormais Orléans et la ligne des places de la Loire, dernier rempart de ce lambeau de royaume dont Bourges est la capitale. Tout manque à ces pauvres défenseurs de la pauvre France : le courage et l'audace comme les armes et l'argent.

La cause paraît si bien perdue que le dauphin est prêt à l'abandonner pour fuir à l'étranger.

Telle est la situation en mars 1429. Tous les documents connus le constatent. Nos contradicteurs qui voudraient faire disparaître le surnaturel inscrit en lettres ineffaçables sur cette page de notre histoire ne parviennent pas à entamer l'ensemble de preuves qui nous sont restées de l'état lamentable de la France à cette époque. C'est alors que Dieu

intervient, prenant en pitié les malheurs de notre pays, et suscite une humble pastourelle pour accomplir de par le monde un de ses gestes divins.

Jeanne d'Arc naît à Domremy le 6 janvier 1412. A douze ans et demi, elle entend des voix célestes qui l'accompagneront toute sa vie. Saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite l'entretiennent des malheurs de sa patrie et lui révèlent que Dieu l'a choisie pour la sauver.

Malgré ses parents et à travers mille obstacles, l'enfant parvient jusqu'au dauphin Charles. Un ange la guide vers le prince hésitant. Celui-ci écoute le mystérieux message de la jeune fille et demeure convaincu que Dieu, par elle, vient à son secours.

Les prélats, les théologiens, le parlement de France l'examinent, reconnaissent qu'elle est toute bonne, simple et pure, que le roi peut en sûreté de conscience lui permettre de combattre l'Anglais.

Jeanne d'Arc s'arme en chevalier et, arborant un étendard sacré, sur les plis duquel on lit *Jhesus, Maria*, fait lever en trois jours le siège d'Orléans, délivre les villes du bord de la Loire, remporte la victoire de Patay, traverse en triomphatrice tout le pays qui la sépare de Reims et conduit Charles VII au sacre, le 17 juillet 1429.

Enfant de dix-sept ans et demi, elle a relevé sa Patrie et lui a donné un roi ; en même temps, au nom du ciel, elle a déclaré que le vrai souverain de notre France, c'est Jésus-Christ.

A Charles VII, elle avait dit : « Vous n'êtes que le sergent de Dieu » ; mais le jeune prince, trompé par des courtisans ambitieux et cupides, ne voulut plus de cette intervention céleste qui le diminuait devant son peuple, au dire de ses perfides ministres. Il refusa de suivre désormais Jeanne la Pucelle, bien qu'elle eût grâce et mission pour lui rendre son royaume entier.

Jeanne, délaissée, entreprend de combattre seule

l'ennemi. Mais, abandonnée, trahie, vendue, injustement condamnée, elle meurt, brûlée par la main du bourreau, en prédisant la victoire des Français et en appelant Jésus.

Les succès militaires annoncés refont bientôt l'unité nationale, mais l'heure de la royauté du Christ sur la France n'a pas encore sonné. Au contraire, les puissances infernales l'ont asservie plusieurs fois, et, à cause de leurs triomphes passagers, on nous a dénoncés aux yeux de l'univers comme un peuple sans Dieu et sans moralité.

Cependant Jeanne d'Arc, réhabilitée par le Pape en 1456, n'est rien de plus dans l'histoire qu'une célèbre et incomparable héroïne. Quatre siècles se passent ainsi, puis des savants arrachent aux archives leur secret, trop longtemps caché, et Jeanne apparaît enfin, telle qu'elle est en réalité : un être d'une incomparable grandeur morale et religieuse, et c'est ainsi que ses biographes la font désormais connaître partout.

Aujourd'hui, l'Église vénère en elle une sainte ; les fêtes de sa canonisation accompagnent la victoire de sa chère France et la paix du monde.

Avec beaucoup de mes compatriotes, je vois dans cette coïncidence un mystère divin et j'attends que sainte Jeanne d'Arc, du haut du ciel, fasse descendre sur la France, la royauté de son divin et bien-aimé Seigneur Jésus.

Cet espoir intime, nourri en mon âme durant de longues années, a inspiré les chapitres que l'on va lire. Ils présentent sainte Jeanne d'Arc telle qu'elle est réellement et ils apprennent aux catholiques comment la prier.

Tel est le double objet de ce nouveau volume. Puisse-t-il fournir un humble rayon à la plus pure gloire de la France, notre Libératrice Nationale.

CHAPITRE PREMIER

Sainte Jeanne d'Arc et le Sacrifice

Livore ejus sanati sumus.

Par ses meurtrissures nous
avons été guéris.

(ISAÏE, LIII, 5.)

Quand l'homme, par sa révolte volontaire, introduisit le mal dans le monde, Dieu, dans son infinie miséricorde, y proclama en même temps le principe généreux de la Rédemption. Dès lors, une victime innocente et pure pouvait, si le Souverain Maître l'agréait, se substituer au coupable et payer pour lui la dette contractée envers la justice divine.

Le sacrifice était fondé, avec ses effets salutaires et réparateurs ; maintes fois sur cette terre il devait, au prix du sang, obtenir les plus consolants triomphes.

Les sociétés en bénéficièrent comme les individus : combien de nations lui furent redevables de ne point mourir ?

Guérissables de par la volonté divine, les peuples malades sont sauvés quand de leur sein s'élève à temps un dévouement généreux sachant gravir les

hauteurs ardues du sacrifice. Le peuple juif se mourait, vaincu d'abord, puis trahi par ses propres enfants fraternisant avec le païen et l'étranger : Judas Macchabée et ses frères surgirent, ils donnèrent leurs biens, leur sang, leur vie et le peuple juif ne mourut pas. Au commencement du xv^e siècle, la France se mourait, elle aussi ; elle tombait sous les coups qu'elle avait portés à l'Église de Jésus-Christ. Fille dénaturée, elle s'était, lors du grand schisme d'Occident, levée contre sa mère ; déchirant pour un jour la robe de l'unité pontificale, elle avait cru ainsi se tailler un riche manteau royal et au moment de s'en couvrir, elle s'aperçut qu'elle avait entre les mains un linceul, dans lequel l'Anglais se préparait à l'ensevelir elle-même.

Aux yeux des hommes tout était en effet perdu pour ce peuple divisé devant un ennemi triomphant et c'était bien les derniers spasmes de l'agonie que le monde voyait chez nous, les derniers râles précurseurs de la mort qu'il y entendait.

Dieu suscite alors Jeanne d'Arc et lui accorde dès son berceau une grâce assez forte pour sauver la patrie ; Jeanne pouvait être le salut si elle voulait accepter le sacrifice. Dieu le lui fit comprendre même avant de lui manifester sa mission.

Oui, lorsque, pour la première fois, dans le jardin de son père, l'enfant entendit la voix céleste qui l'appelait — à quel mystérieux destin ? Elle ne le savait encore — la jeune fille comprit qu'elle était demandée tout entière par le Souverain Maître du monde... et préparée pour une grande mission encore voilée à ses yeux... Aussitôt elle accepte, et, là, à genoux, fait le vœu de virginité perpétuelle, se séparant à jamais de tout ce qui n'était pas Dieu et ne venait pas de Lui, afin d'accomplir son œuvre à Lui seul.

Jeanne avait donc consacré son cœur et son être sans réserve. Le sacrifice était complet, il était sincère car Dieu l'agréa et donna Jeanne à la France comme victime et comme libératrice. A cette mission glorieuse, Jeanne ne faillira pas : elle immolera tour à tour à sa patrie bien-aimée, dans un holocauste cruel, les trois amours légitimes que son cœur connût jamais : ses parents, son épée, sa vie.

C'est le douloureux calvaire de cette triple immolation de notre grande Libératrice, que je dois retracer maintenant.

Puissent ses exemples être une leçon pour les courages attiédés ; puissent surtout à ce récit, nos âmes remplies de piété filiale et d'actions de grâces, en même temps que d'espérance confiante en nos destinées, rendre unanimement au cœur de Jeanne d'Arc ce témoignage si complètement mérité : « A ses cruelles meurtrissures, nous devons notre guérison. » *Livore ejus sanati sumus.*

I

Jeanne sacrifie l'amour de sa famille.

Ce n'est pas un fait banal, quoi qu'il soit très répandu, que l'attachement du cœur de l'homme à son pays natal, à sa maison, à ses parents : c'est l'instinct d'une nature droite, c'est le cri d'une conscience obéissant aux lois divines et humaines. Plus un cœur est grand, plus il éprouve ce besoin d'aimer les siens, et plus il s'y consacre.

Tels étaient les sentiments du cœur de Jeanne d'Arc, quand Dieu, après son premier appel et le vœu de virginité, la donna à la France. Domremy, avec ses fêtes naïves..., sa maison, avec la couchette qu'elle cède parfois aux pauvres sans logis..., son église, où

elle prie si ardemment... ; par dessus tout, son père, sa mère, qui l'ont si bien élevée et qu'elle aide si volontiers aux travaux journaliers, voilà le cadre des premières, des plus vives, des plus douces affections de Jeanne ; ce sera la matière très sensible de la première immolation de son cœur.

En effet, l'ange qui lui parle ne lui dépeint pas seulement la grande pitié du royaume de France ; il lui représente des milliers de malheureux attendant la Vierge des Marches de Lorraine ; il appelle Jeanne et lui crie : « Va en France, fille au grand cœur ; il le faut. Va... » Sinon tes frères les Français souffriront toujours, sinon la patrie sera toujours à feu, toujours en sang, sinon l'Anglais ceindra pour toujours la couronne de France !

L'enfant écoute et pleure, car elle ne veut pas quitter tout ce qu'elle aime. Partir, c'est la fin de ses joies, partir, c'est abandonner au désespoir, à la mort peut-être, son vieux père qui va se croire déshonoré, comme il le lui a dit depuis les songes mystérieux ; partir, c'est quitter sa mère... sa mère chérie, qui s'est fait un légitime orgueil de former en sa fille l'enfant la plus ingénue, la plus laborieuse et la plus pieuse de la contrée ; partir, car ils s'y opposeront, c'est se sauver comme une fugitive, sans emporter leur dernière bénédiction...

Voilà le sacrifice demandé tout d'abord à Jeanne pour la France, et ce sacrifice il semble que la Providence veuille le doubler pour en bien faire savourer toute la douloureuse amertume.

En effet, masqué par le motif d'une visite de famille, un premier départ a lieu ; il lui permettra seulement de connaître avec les rebuts et les affronts, les rudesses grossières du milieu des camps qui sera bientôt le sien, car, éconduite partout et tournée en dérision, Jeanne revient à Domremy où, à côté des

joies qu'elle goûte de nouveau, son souvenir fera sans cesse la comparaison avec les duretés qui l'attendent ; mais son cœur sublime ne sera pas vaincu... Elle retournera à ceux qui l'ont rebutée, et, cette fois, ne reviendra plus en arrière. Durant trois semaines, elle frappera à la porte de la citadelle de Vaucouleurs, sollicitant comme une faveur le droit de faire le sacrifice de Domremy et des siens, brisée par cette lutte cruelle, mais persévérant toutefois sans faiblir, puisque, à ce prix seulement, elle pourra travailler au salut de la France. « Aurais-je eu cent pères et cent mères, dit-elle plus tard, aurais-je été fille de roi, eussé-je dû user mes jambes jusqu'aux genoux pour venir en France, que je serais partie quand même, puisque telle était la volonté de Dieu ! »

Enfin, elle montera à cheval, elle dira adieu à son oncle Durand Laxart lui-même, le dernier représentant de ceux qu'elle quitte, elle abandonnera non seulement Domremy, mais la capitainerie de Vaucouleurs et les bords de la Meuse : elle chevauchera, tournant le dos aux collines de Lorraine ; et, tandis que son regard leur adressera un dernier adieu, les distinguant encore dans la ligne grise de l'horizon, un sombre pressentiment murmurerà à son oreille : « Si tu les quittes, c'est pour toujours. » Et son cœur portera désormais une blessure qui restera béante jusqu'à sa mort. C'est la meurtrissure causée par le sacrifice de l'amour des siens et du pays natal.

II

Jeanne sacrifie son épée.

La patrie, c'est la grande famille, c'est l'affection commune à tous les fils d'une même nation. Le patrio-

tisme, c'est le dévouement à la cause de tous, c'est l'immolation pour tous.

Le cœur de Jeanne, brûlant du patriotisme le plus pur, fut généreux jusqu'au bout pour sauver la France...

A Vaucouleurs, nous l'avons vue sacrifiant ses parents à sa patrie ; mais, en échange, elle a reçu le droit de porter l'épée pour sa défense.

Oh ! qu'elle l'aime cette épée sacrée de Sainte-Catherine-de-Fierbois, comme elle la baise avec respect et la serre sur son cœur !... Par elle, Jeanne peut délivrer la France : une autre vie commence pour l'héroïne, dure entre toutes, mais consolée par la perspective de la victoire et du salut de la patrie.

Cherchons à nous représenter cette vaillante guerrière, les membres entourés de sa lourde armure, cilice d'un nouveau genre, se risquant au milieu de la mêlée, livrant et gagnant des batailles, prenant des villes, couchant sur la dure, blessée deux fois à l'attaque des Tourelles, une fois à Jargeau, une fois devant Paris... jamais arrêtée et toujours prête à bouter dehors à grands coups d'épée, l'Anglais qui voulait tenir la France malgré le Roi du Ciel.

Voyons-la sollicitant son souverain, pressant le Conseil royal, recevant les affronts de ses contradicteurs, mais ici encore ne reculant devant rien et toujours en avant pour hâter la campagne, c'est-à-dire la défaite des ennemis de la France. Soyons témoins de sa débordante allégresse du 17 juillet 1429, quand après la délivrance d'Orléans, la victoire de Patay, le retour à la couronne de cent villes françaises, elle a fait couronner le roi de France à l'ombre de son céleste étendard, qui est à l'honneur comme il avait été à la peine.

Et nous comprendrons la douleur immense de son âme, quand, de mauvais Français l'emportant sur

les conseils du roi, il lui est défendu de continuer de vaincre, ordonné de remettre son épée au fourreau... De vive force, elle fut enlevée de devant les murs de Paris, et obligée à reprendre la vie aisée de la cour.

Si, cédant à ses sollicitations et à ses larmes, on lui permet de retourner à la guerre, ce ne sera au fond qu'un leurre par lequel on trompera et on torturera à nouveau son patriotisme.

Alors qu'elle demande une armée pour venir avec le duc d'Alençon délivrer la Normandie, on lui refusera les troupes en nombre suffisant, les munitions, les pièces de canon et tous les moyens de vaincre... et, lui assignant un plan impossible à réaliser, on lui infligera la cruelle douleur de battre en retraite devant l'ennemi, à La-Charité-sur-Loire.

Au printemps de 1430, afin de se dévouer encore et toujours, elle fuira la cour et reviendra prendre campagne dans nos régions du Nord ; mais aux obstacles qu'elle rencontre de la part de ceux mêmes qui eussent dû être ses plus dévoués auxiliaires, elle comprend trop bien la réalité : les chefs de France refusent l'aide toute-puissante que le Ciel envoyait par elle à la patrie abusée. Entendons-la gémir, l'âme brisée, dans l'église Saint-Jacques de Compiègne :

« Mes enfants et chers amis, sachez que l'on m'a vendue et trahie. Bientôt je serai livrée à la mort. Aussi je vous supplie que vous priiez Dieu pour moi, car jamais plus je n'aurai la puissance de servir le roi ni le royaume de France. »

Plus que toutes les descriptions, ce triste aveu de notre héroïne fait comprendre ce que devait être sa douleur ; mais, si grande soit-elle, elle n'est que le prélude de l'étreignante angoisse qui commencera pour Jeanne quelques jours plus tard, quand, en-

chaînée au fond des cachots, elle sentira son bras désarmé et pour toujours.

Les efforts surhumains pour recouvrer sa liberté, les déchirants soupirs qui sont venus jusqu'à nous à travers les murs de ses prisons, nous permettent de deviner son inconsolable douleur. Son cœur porte une seconde plaie béante, c'est la meurtrissure de son patriotisme rendu par la volonté des hommes impuissant à servir la France et à manier pour elle l'épée de Dieu.

III

Jeanne donne sa vie pour la France.

Tout être humain aime la vie. Créé pour l'immortalité, il trouve un avant-goût des douceurs éternelles et de ses fins dernières dans les sourires passagers de l'existence terrestre ; tout ce qui lui montre la vie : l'enfant dans son berceau, la fleur des champs, le buisson plein de chants d'oiseaux, l'azur bleu des cieux, le chaud soleil de l'été qui dore nos moissons ondulantes, le fait palpiter de bonheur. Que dire de la jouissance de vivre dans les années de la jeunesse : ce délicieux printemps a toutes les ardeurs et les promesses de ce qui croît, augmente et grandit. Oui, la vie sourit aimable et caressante à qui est jeune.

Représentons-nous donc ce qui s'est passé le 30 mai 1431 dans un sombre cachot d'une tour du château de Rouen. On vient annoncer à Jeanne la sinistre nouvelle : elle doit se préparer à mourir ce jour même, à mourir brûlée sur la place de Rouen et à la vue de tout un peuple... Mourir à dix-neuf ans, dans l'angoisse d'un affreux supplice, alors qu'on se sait innocente, et qu'on sent en soi la force de sauver

sa patrie, une patrie comme la France ! Oh ! nous comprenons ton désespoir, noble enfant, nous comprenons tes pleurs, nous comprenons ta plainte : « J'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée... J'en appelle à Dieu, le grand Juge, des grands torts et des cruautés qu'on me fait subir ! »

Mais voici que ses larmes ont tari, que son courage est revenu ; ses ennemis en effet ont pénétré dans son cachot et elle ne veut pas leur donner le plaisir... de voir trembler et faiblir celle qui a porté le drapeau de la France et tenu son épée, celle qui va s'immoler pour elle. Car, c'est pour la France qu'elle meurt... Si elle est condamnée, c'est qu'elle n'a pas voulu renoncer à sa mission, révéler les secrets du Roi, c'est qu'elle soutient jusqu'au bout que des Voix du Ciel lui ont commandé de voler au secours de la France. Pour cela on va la brûler... et elle saura héroïquement faire le sacrifice de sa vie.

Elle communique, et, par Jésus, arme son cœur d'immortelle espérance : « Ce soir, dit-elle à Pierre Maurice, chanoine d'Evreux, je compte bien être au Royaume du Paradis. »

Et puis, sa préoccupation, c'est qu'on n'accuse point sa patrie. Devant la foule assemblée pour la voir mourir, elle s'écrie : « Qu'on n'accuse pas mon roi ; il n'a pas trempé dans ce que j'ai fait, et si j'ai mal fait, je suis seule coupable et lui est innocent. » Pour Jeanne, le roi c'est la France qu'il gouverne et qu'il représente... Ne semble-t-il pas que l'innocente victime veuille se charger elle-même des crimes de la patrie avant de monter sur le bûcher où elle va s'immoler pour leur expiation ?...

Cependant, les flammes tourbillonnent ; Jeanne est étouffée par l'âcre fumée : « De l'eau, de l'eau bénite ! s'écrie-t-elle. »

..... Elle sent la mort qui l'enserme ; la vie s'en va

en faisant à son cœur virginal une troisième et dernière meurtrissure. C'est la blessure du suprême sacrifice fait pour la France, celui de la jeunesse et celui de la vie, et les lèvres de cette plaie s'entrouvrent, elles laissent échapper le dernier cri de Jeanne et son dernier secret, celui qui résume sa vie et la raison suprême de la triple immolation qu'elle fait à la France... « Jésus ! Jésus ! »

Une blanche colombe s'envole du bûcher droit vers le Ciel... La Pucelle, victorieuse en son supplice, a quitté la terre, elle a pris sa place au séjour éternel, parmi les Vierges et les Martyrs.

Jeanne est morte, mais la France est rachetée, comme l'Héroïne l'a prophétisé à ses bourreaux : « Encore quelques années, et l'Anglais ne possédera plus d'autre terre de France que celle qui recouvre le cercueil de ses soldats tués. » L'éclatant triomphe de notre pays, c'est bien l'œuvre de Jeanne, elle seule a fait flotter à la tête de nos bataillons l'oriflamme de la victoire que lui avait confiée le Roi du Ciel.

Qu'est devenue l'œuvre de notre libératrice ?

Depuis cinq siècles, l'intégrité nationale, réalisée par le sacrifice de Jeanne d'Arc, est sortie victorieuse de toutes les invasions ; mais l'union d'âme tant désirée par celle qui disait : « Plus il y aura ensemble de sang de France et mieux cela sera ! », a souffert davantage. Il semble même qu'il soit menacé, le ciment indestructible de l'unité française, le plus glorieux et le plus cher des patrimoines de notre nation, celui qui a fait d'elle la fille aînée de l'Église et le peuple de Dieu, au travers du monde et des siècles. Pourtant, et les manuscrits découverts à la fin du XIX^e siècle en font bien foi, c'était

pour le rendre impérissable que Jeanne surtout a souffert...

Faut-il désespérer ?

Faut-il dire que la malice des hommes a contrarié encore une fois, mais pour toujours, le plan divin ?

Je ne le crois pas... car je ne pense pas que dans les malheurs présents, le cœur de la France soit atteint. Il en est pourtant qui le disent.

..... Répondons-leur qu'ils se trompent.

L'Anglais qui alluma le bûcher de Jeanne pensait aussi avoir brûlé son cœur... mais Dieu lui en donna le démenti.

La fumée sombre et les flammes sacrilèges de la place du Vieux-Marché de Rouen avaient insulté longtemps l'azur d'un ciel de mai ; l'œuvre impie du bûcher semblait achevée, et voici que le bourreau, remuant les cendres noires et éteintes, recule épouventé devant le cœur de notre Libératrice : il est bien là, toujours vivant, saignant et palpitant. C'est en vain que l'Anglais rallume le bûcher ; dans le brasier, une seconde fois éteint, on retrouve encore le cœur de Jeanne, ce précieux lambeau de chair virgine, dont les meurtrissures ont sauvé la France.

Ce cœur, survivant seul au milieu des flammes du bûcher, n'est-ce pas le cœur même de la France dans l'incendie de tant de passions déchaînées et ne semble-t-il pas témoigner qu'en vain on accumulera pour l'atteindre les plus sacrilèges attentats de l'impiété... Jamais Dieu ne laissera ternir l'âme française où sont gravés les noms sublimes de foi, religion, honneur, patriotisme et liberté !...

CHAPITRE II

Sainte Jeanne d'Arc et la Prière

*Multum valet oratio justi
assidua.*

Elle est d'une grande puissance, la prière persévérante de l'âme juste.

(JAC., v, 16.)

Le 7 mars 1429, la porte de l'église Saint-Maurice de Chinon s'ouvrait discrètement. Un personnage se glissait humblement et venait s'agenouiller devant le sanctuaire.

A première vue, on eût pensé voir une jeune recrue venant prendre place dans les compagnies casernées aux châteaux de Chinon pour y veiller sur l'héritier malheureux du trône de France. Ce personnage, en effet, porte un habit d'homme de couleur sombre ; ses cheveux noirs sont coupés autour du col, à la manière des chevaliers ; à son côté pend une épée... mais, en regardant de plus près son visage où l'angélique douceur n'exclut pas la mâle énergie ; en remarquant l'éclat surnaturel de ses yeux que les

larmes ont mouillés dès qu'elle a aperçu le Tabernacle, on reconnaît celle qui commence déjà à susciter une rumeur d'étonnement dans ces régions de France : Jeanne la Pucelle.

Surprenante jeune fille qui dit des paroles du Ciel et accomplit de merveilleuses choses, elle a quitté, depuis onze jours, le pays de Vaucouleurs ; elle a fait cent cinquante lieues dans un pays infesté par l'ennemi, traversé des fleuves débordés, prouvé enfin à ceux qui l'accompagnent que la vertu du Ciel habite en elle. Elle vient de descendre de cheval à la porte d'une maison du Grand-Carroi, et, après avoir salué la bonne femme qui l'accueille, elle apprend que le dauphin Charles a répondu par un refus à sa demande d'audience envoyée la veille de Sainte-Catherine-de-Fierbois.

Et elle est triste, parce que ses voix lui ont dit qu'elle seule est le salut de la France...

Triste, oui, mais non découragée, car ses voix lui ont dit également qu'elle triompherait des obstacles ; pour avancer l'heure de Dieu, Jeanne vient prier.

Prier ! Ah ! quelle puissance pour une âme qui croit comme Jeanne croyait, qui aime comme Jeanne aimait ! Prier, c'est l'appel au Tout-Puissant qui a dit : « Demandez et vous recevrez. »

Et Jeanne demande que le pauvre Dauphin qui préside aux destinées de la France daigne accepter le miraculeux secours que le Ciel lui envoie.

Jeanne prie. Dieu commande ; les Anges s'agitent et les hommes obéissent. Charles, tu refuses de voir Jeanne ? Mais voilà que d'Orléans arrivent deux messagers :

« Dauphin Charles, donnez-nous des hommes d'armes pour défendre nos murailles ? — Je n'en ai plus ! — Donnez-nous de l'or pour acheter des engins de guerre ? — Hélas ! mes coffres sont vides ! — Don-

nez-nous du pain, car la disette menace. — Je n'ai plus pour moi-même le nécessaire, et d'ailleurs les convois de vivres ne peuvent plus forcer le blocus de la place assiégée. — Dauphin Charles, puisque vous n'avez ni soldats, ni or, ni pain, donnez-nous la jeune fille qu'une rumeur venant de Gien nous a appris arriver à notre secours. »

Comment refuser dans ces conditions ? Et Charles de Valois consent à recevoir Jeanne.

Aux regards de l'enfant, cependant, il se dérobe ; il veut l'éblouir par un faste de commande.

Mais Jeanne a vu les splendeurs célestes.

Mais Jeanne, dans sa prière, a obtenu la visite des Anges, et c'est conduite par l'un d'entre eux, qu'elle sort du sanctuaire, et gravit la pente qui conduit aux châteaux. En route, elle prédit à un blasphémateur une mort prochaine. Au palais, elle reconnaît le roi qui se cache, lui révèle les secrets les plus intimes de son âme, ses hésitations, ses craintes, ses doutes, ses souffrances et sa suprême prière ; elle lui relève le cœur : « En vérité, fils de roi, je te le dis, tu auras la couronne et règneras sur la France entière reconquise ! »

Charles VII croit, il accepte le secours d'En-Haut, et, pour quelque temps, redevient un chef. C'est l'effet d'une prière de Jeanne...

Sur cette prière nous allons méditer, cherchant de quoi elle était faite, afin de pouvoir l'imiter.

De quoi était-elle faite ? De l'amour de la France et de l'amour de Dieu : Jeanne aimait son cher pays, et, le voyant vaincu, elle le voulait vainqueur et grand ; sa prière s'accompagnait de patriotique espérance.

Elle aimait son Dieu et le voyait oublié, méprisé, blasphémé. Aussi, elle le voulait régner sur ses frères par le sang : sa prière devenait apostolique.

Sachant que le sacrifice obtient la conversion, elle acceptait la souffrance, et sa prière était le vœu d'un apostolat douloureux.

Patriotique espérance et douloureux apostolat : voilà le souffle de la prière de Jeanne ; puisse-t-il être aussi celui de notre prière, afin que nous soyons toujours écoutés et méritions de voir, en faveur de notre chère France, l'accomplissement de la promesse divine : *Mullum valet oratio justî assidua.*

I

La prière de Jeanne est une prière de patriotique espérance.

Le saint Pape Pie X nous a dit, le 19 avril 1909 : C'est parmi les rangs des fidèles enfants de l'Église que la patrie a toujours trouvé ses sauveurs et ses meilleurs défenseurs, et l'histoire nous montre que les Saints sont invoqués à juste titre dans les hymnes de la liturgie sacrée comme les pères de la patrie.

C'est à ce point de vue que nous devons d'abord étudier la prière de Jeanne.

Jeanne eut une éducation empreinte de sentiments du patriotisme le plus pur ; sa mère, elle même, nous en rend témoignage. La prière, les révélations ensuite, élevèrent chez elle ce noble sentiment aux sublimes hauteurs du surnaturel. Éclairés par cette lumière, souvenons-nous des pieux élans qu'elle eut vers Dieu en de solennelles circonstances.

A Domremy, prière de préparation. Jeanne, docile à la grâce, ouvre son cœur et il y entre ce don de soi qui aboutit au vœu de virginité dès la première apparition. A cause de cela, elle mérite d'entendre le Ciel parler de la délivrance nationale. Elle est choisie comme libératrice : « Fille de Dieu, va ! »

A Vaucouleurs, sa piété est remarquée autant que son patriotisme. Faut-il que nous restions Anglais ? Les délais lui pèsent. L'instance est exaucée, et, tandis que la terre lui dit : « Va, et advienne que pourra ! » elle a mérité du Ciel de pouvoir affirmer : « Les Anges nous prépareront le chemin. »

A Chinon, répondant à ses supplications, les Anges l'entourent, la guident, lui donnent de lire dans les âmes.

A Blois, dans l'église Saint-Sauveur, la prière sur l'étendard obtient la conversion des soldats. Cette prière s'étend, et devient celle de l'armée : *Veni Creator... Magnificat*.

A Orléans, l'action décisive est préparée après la prière. Jeanne prend part le 4 mai à la procession dans la cathédrale Sainte-Croix... Elle soutient ses forces par la prière au moment de sa terrible blessure ; tandis qu'elle prolonge son divin entretien, elle reçoit communication du signe de la victoire promise bientôt et dit : « Entrez là hardiment ! Tout est vôtre ! »

A Reims, dans la cathédrale, au cours des rites sacrés du sacre, elle remercie, en pleurant à chaudes larmes, Notre-Seigneur de lui avoir accordé le sacre du roi et s'écrie : « Or sus est accompli le vouloir divin. »

Oh ! quel *Te Deum*, quel Noël, quel *Magnificat* que celui de cette prière, toute pétrie d'espérance patriotique ! Elle voit la France renaître, ressusciter et triompher de ses ennemis !

II

La prière de Jeanne est une prière de douloureux apostolat.

Sainte Jeanne d'Arc avait reçu deux missions :

d'abord celle de délivrer la France de ses envahisseurs, et, en second lieu, celle de la reconstituer, sur les bases de son baptême, nation catholique, avec le Christ comme chef souverain.

Durant la première partie de ses campagnes, les deux missions marchaient parallèlement : l'humble jeune fille reconquerrait le royaume et, en même temps, elle moralisait les soldats, convertissait le peuple, excitait le clergé à remplir avec zèle son ministère, et rappelait au roi lui-même ses devoirs.

Quand on commença à la méconnaître, Jeanne souffrit cruellement, mais n'en appliqua pas moins sa prière à la France et à la conversion nationale : ce fut la prière de l'apostolat, de l'apostolat douloureux...

La première qui demeura célèbre fut celle de Saint-Denis. Grièvement blessée devant Paris, mais sans utilité pour la prise de la ville — on avait en effet refusé de la suivre à l'assaut, malgré sa promesse de victoire — je l'entends s'écrier avec Notre-Seigneur : « Ah ! si tu avais connu, ô toi ma France, les grâces préparées pour la paix définitive ! »

A Lagny, la Très Sainte Vierge console Jeanne et lui prouve que cette prière douloureuse n'a rien perdu de son efficacité, en lui accordant la résurrection d'un enfant mort sans baptême.

A Saint-Jacques de Compiègne, quels accents d'agonie ! « Je suis trahie et vendue et ne pourrai plus servir la France ! »

Au Crotoy, la prière de Jeanne obtient la célèbre apparition de saint Michel qui, sans doute, lui apporta, avant sa captivité de Rouen, les garanties et les prophéties du triomphe de la France sur les Anglais.

Rouen ! Tous les obstacles accumulés contre la sainte prière. Plus de communions, ni de messes, ni de présences à l'église.

— « Le corps de Jésus-Christ est-il là ? » interroge Jeanne, passant devant la chapelle du château, et elle s'agenouille devant la porte close !

Le spectacle émouvant de sa dernière communion arrache au plus misérable des traîtres ce cri : « Jeanne, pardon ! »

Son ultime parole est pour la France : « S'il y a ici un coupable, c'est moi seule ! »

Et puis, l'appel suprême de l'apostolat : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

J'ai commencé par un souvenir de Chinon. Laissez-moi terminer de même.

En avril 1428, dix mois avant que Jeanne y vint prier, la même église Saint-Maurice était remplie par les représentants de la France humiliée, vaincue, condamnée à la mort. Les États généraux, réunis à Chinon, après avoir accordé au roi méconnu les derniers deniers de la nation, s'étaient souvenus qu'il y a pour un peuple une force au-dessus des forces de la terre : celle de la prière confiante à Dieu, persévérante et nationale !

Aussi, les États généraux, à une heure où les croyants de France priaient ardemment et se rendaient au prix de mille fatigues et de grands dangers dans les sanctuaires nationaux : Sainte-Catherine-de-Fierbois, Saint-Michel, Notre-Dame du Puy, prirent-ils une résolution unanime, d'une incomparable valeur auprès du Ciel : ils organisèrent la prière nationale. Ils décidèrent donc que chaque vendredi se feraient d'ardentes supplications pour la délivrance de la patrie. C'est à Chinon que les représentants de la France vaincue avaient émis ce vote plein de confiance, et, dix mois plus tard, Jeanne venait y saluer le dauphin après avoir ardemment prié en l'église Saint-Maurice ; quinze mois après, le pauvre dauphin, qui se cachait, en 1428, dans les châteaux

de la ville, était sacré roi de France, à l'ombre de la bannière de Jeanne où se lisaient ces mots du Ciel : « *Jesus, Maria.* »

A notre époque, une fois encore, la France tourmentée, éprouve le besoin de confier au Ciel ses intérêts, car nul ne peut combattre pour elle, la protéger efficacement et d'une manière durable, si ce n'est le Seigneur; c'est vers Jeanne qu'elle se tourne, lui demandant d'être notre intermédiaire auprès de Dieu.

En toute vérité, on peut le dire, un frisson parcourt la France, frisson miraculeux, prélude de la délivrance, si nous correspondons à la grâce accordée...

Pour cela il faut que la prière demandée sorte ardente et soutenue de vos cœurs et de vos lèvres ! Il faut qu'elle soit portée par la foi qui transporte les montagnes, par l'amour qui touche le cœur de Dieu.

Oh ! je crois voir que la nôtre est bien telle ; qu'elle égale celle de nos pères en 1428 !

En ce cas on comprendra pourquoi l'Église a attendu cinq siècles pour canoniser Jeanne d'Arc. A cette heure seulement, la France est mûre pour la délivrance.

Et cette délivrance d'une nation qui prie avec ardeur, c'est Jeanne revenant sur les nuées du Ciel, nimbée de gloire et d'immortalité, qui nous l'apporte ; elle nous prouvera la force de la prière persévérante de l'âme juste qui, une fois encore, aura obtenu le tout-puissant secours du Roi du Ciel.

CHAPITRE III

Sainte Jeanne d'Arc et la Vaillance

« En avant, tout est vôtre ! »
(JEANNE D'ARC.)

Quand sainte Jeanne d'Arc parut sur les champs de bataille pour exécuter les plans de Dieu, elle adopta une tactique à la fois toute surnaturelle et toute française.

Suivie de ses hommes d'armes qu'elle avait préparés à la lutte par la prière tenant haut et ferme son étendard, sur lequel étaient écrits les noms de Jésus et de Marie, Jeanne poussait son cheval à travers les rangs serrés des bataillons ennemis et pénétrait hardiment dans cette masse de combattants en clamant à ses hommes : « Entrez ici. En avant ! tout est vôtre ! »

C'est ainsi qu'elle se présenta, au 7 mai 1429, devant les Tourelles d'Orléans, défendues par l'élite des armées anglaises. La résistance fut acharnée. De six heures du matin à une heure de l'après-midi, les assauts français s'étaient succédés, ardents, opiniâtres,

superbes, mais, hélas ! toujours inutiles et repoussés.

Au front de ses troupes fatiguées, Jeanne dresse une échelle et s'élançe. Une grêle de traits s'abat sur elle ; une flèche lui transperce la poitrine, elle tombe ensanglantée au fond du fossé, mourante, pense-t-on autour d'elle. Le sang coule à flots. La jeune fille faiblit un instant et pleure. Mais les voix du ciel lui ont parlé. Elle se relève aussitôt, arrache héroïquement le trait de sa blessure, et, s'adressant à ceux qui l'entourent : « L'heure de Dieu sonnera bientôt, leur dit-elle, patience ! Reposez-vous et mangez. Moi, je vais prier, et vous dirai l'instant où Dieu nous donnera la victoire. »

Une heure plus tard, l'enfant, sans souci de sa blessure, revenait au galop de son cheval au milieu de ses troupes : « Dieu a livré les Anglais », s'écrie-t-elle, et, saisissant son étendard : « Suivez-moi, en avant, tout est vôtre ! »

Les Français, sur ses pas, bondissent vers les murs assiégés, comme une nuée d'oisillons vole vers un buisson. Les Anglais fuient éperdus, effrayés par des signes célestes.

Orléans était délivré. Cependant l'armée vaincue se retira en bon ordre et alla chercher des secours dans la capitale de la France, restée anglaise trop longtemps. Puis, cette armée, renouvelée, munie de tous ses engins de guerre qui lui ont valu, dans un passé encore proche, tant de succès répétés et retentissants, ces journées néfastes pour nous et qui s'appellent Poitiers, Crécy, Azincourt, se reconstitue et pleine d'un nouveau courage, que cette première défaite n'a fait qu'enflammer, se retrouve devant Jeanne avec sa réputation d'invincible. Elle étend ses rangs compacts de Lignerolles à Patay. Elle a des chefs qui s'appellent Falstoff et Talbot.

L'armée française n'est qu'une troupe de fortune recrutée à la hâte, mais comprenant les preux de France réconciliés, le connétable de Richemont et les seigneurs de Charles VII. Devant la majesté et la fierté des troupes anglaises, les chevaliers, une fois encore, se sentent hésiter.

— « Que ferons-nous, Jeanne ? » disent-ils.

— « Seraient-ils suspendus aux nues, vous les aurez, répond l'enfant du miracle ; car Dieu vous les a livrés. Marchez vers eux, tout est vôtre ! »

Elle a à peine dit, que La Hire et Xaintrailles entament la bataille, et, un instant plus tard, Talbot est prisonnier, Falstoff en fuite ; la cavalerie française fait fureur des éperons pour multiplier les victimes ou recueillir les prisonniers. C'est ainsi que la victoire de Patay avait réparé l'honneur des armées françaises.

Cependant, il manquait à Charles VII le sacre qui fait les vrais rois, et Reims, la ville qui gardait la Sainte-Ampoule, était à quatre-vingt lieues de distance, dans les pays occupés par l'ennemi, hérissés de forteresses. « En avant, tout est vôtre ! » En quinze jours, sans coup férir, l'armée était à Reims, Charles VII courbait le front sous l'onction bienfaisante dans la cathédrale séculaire, tandis que Jeanne faisait flotter au-dessus de sa tête son étendard miraculeux, et attestait qu'au nom du Ciel, véritablement, elle avait fait cette prouesse : « Or sus, s'écrie-t-elle, là est accomplie la volonté de Dieu ! »

Hommes et jeunes gens, et vous toutes, âmes chrétiennes, vous venez de tressaillir en entendant répéter les gloires de Jeanne d'Arc. Mais, vous l'avez compris, je n'ai rappelé sa tactique que pour la proposer à votre imitation. Prenez pour vous sa méthode, mieux encore : mettez dans votre poitrine son cœur ardent, ce cœur que les Anglais

n'ont pu brûler. L'élite catholique, profondément pieuse, d'une foi éclairée, n'apparaît-elle pas parmi nous, semblable à Jeanne, comme le plus grand espoir de la France à une heure sombre de son histoire ?

Vous voulez avant tout rester fidèles à vos devoirs les plus sacrés, au milieu de toutes les difficultés et de tous les obstacles que crée fatalement la loi du travail quotidien, et, malgré les contradictions d'un siècle où Satan a déclaré aux adorateurs du vrai Dieu la plus violente guerre.

Que prétendez-vous ? Montrer ce qu'est le devoir catholique, ce qu'est un brave sachant garder au cœur le trésor de la foi.

Que voulez-vous ? Aller généreusement de l'avant, afin que la vue de votre troupe audacieuse et fière réveille les nobles sentiments qui reposent dans la poitrine de tant de chrétiens endormis, et leur fasse dire : « Ils ont raison ; faisons comme eux ! »

Eh bien ! Puisque vous voulez cela et que vous le voulez pleinement, pour réussir, pour atteindre votre but, je le répète, il n'est qu'une tactique : marcher droit vers l'idéal que vous vous êtes tracé, et prendre pour devise la vieille parole de Jeanne : « En avant ! tout est vôtre ! »

Mais, dira-t-on, le monde est plein d'impiété : on y blasphème Dieu et le Christ ; mais le monde est plein d'impureté : on y vit dans la débauche et on y souille les âmes ; mais le monde est plein de cupidité : on prend ce qui est à autrui, et on y corrompt les cœurs avec de l'or.

Marchez bravement, à travers toutes ces iniquités amoncelées. Donnez au monde le spectacle d'hommes qu'on ne peut corrompre, ni par les plaisirs, ni par l'or ; de chrétiens qui ne rougissent pas de s'agenouiller pour prier. Alors vous verrez des hommes fatigués des plaisirs, éccœurés des bassesses de cette

terre, ayant soif des choses d'en haut, se ranger autour de vous et vous suivre comme ce peuple qui se levait en masse pour suivre l'étendard de Jeanne : « En avant, tout est vôtre ! »

Les Apôtres, sur le lac de Génézareth, s'effrayaient du péril et appelaient au secours ; Jésus les réprimande : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? »

Oui, que redouter quand Jésus est là ? — Les peines, les travaux, les douleurs de ce monde ? Mais c'est précisément les dédaignés, les malheureux, dont il veut faire ses soldats, ce sont ceux-là qu'Il appelle : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et je vous soulagerai. » Il vous soulagera, en faisant de son propre sang versé pour nous le baume qui guérit vos blessures.

Quand nous lisons le récit de sa Passion, que nous méditons l'agonie, la flagellation, le couronnement d'épines, les outrages de la multitude, les chutes répétées sur le chemin du Golgotha, le crucifiement les cris d'appel de l'agonie, ne vous semble-t-il pas que notre Maître ait voulu défier la souffrance ? S'élançant vers elle, suivi de la phalange des martyrs et des généreux dont vous êtes, il s'écrie : « Ne craignez point la douleur, vous en triompherez. Sachez souffrir, et puis en avant, tout est vôtre ! »

C'est pourquoi son Sacré Cœur contient tant de vaillance et de force surnaturelle pour ceux qui croient en Lui et l'invoquent avec amour.

Tous vous allez souvent au pied de l'autel dire à Notre-Seigneur vos espoirs immenses dans la conversion prochaine de la patrie, votre volonté très ferme d'y travailler de toutes vos forces.

Vous voulez, coûte que coûte, non seulement faire votre salut, mais comme Jeanne d'Arc travailler à la nouvelle libération du pays.

Courage, ! la tâche est grande et belle, mais elle est difficile et ardue.

Et pour vous le confirmer, permettez-moi de vous rappeler combien œuvre semblable coûta jadis à sainte Jeanne d'Arc.

Écoutez donc. Le mercredi 7 septembre 1429, Jeanne avait arrêté son destrier sur la colline de Montmartre, peut-être à l'endroit même où s'élève la basilique dédiée au Sacré-Cœur par la France repentante, dévouée et reconnaissante ; et de ce sommet, elle contemplait Paris.

L'enceinte de la capitale s'arrêtait alors au Palais-Royal ; dans un lointain brumeux, la noble guerrière apercevait les principaux monuments groupés autour de Notre-Dame, et ses yeux se mouillaient de larmes.

Jeanne avait promis de rendre à la France sa capitale, mais le roi qu'elle avait fait couronner rougissait de recevoir pareille conquête des mains d'une humble villageoise. Aussi, ses ministres la trahissaient-ils maintenant sans vergogne.

Jeanne, pourtant, sentait en elle la force divine de conquérir Paris dans un vaillant assaut, et de reconstituer définitivement la France en la journée du lendemain, 8 septembre, fête de la nativité de la Sainte Vierge Marie.

Elle pleura donc et pria là, voulant espérer encore la victoire malgré la trahison.

Puis elle s'avança jusqu'à Saint-Denis de la Chapelle, y passa la nuit. Le jeudi matin, elle entendit la sainte messe et communia dans l'église qui est encore debout aujourd'hui, comme un témoin fidèle du jour mémorable.

Ralliant alors ses troupes, comme à l'aube de ses grandes victoires, elle les lança vers les murs de Paris : « En avant, tout est vôtre ! » Oui, tout est vôtre, si vous voulez utiliser le secours de Dieu.

Comme à Orléans, le 8 mai précédent, le combat fut rude et Jeanne cruellement frappée par un trait d'arbalète. Mais la victoire lui restait fidèle. Le bastion qui défendait la porte Saint-Honoré est en son pouvoir : « Encore un effort, soldats ! A l'assaut ! En avant, tout est vôtre ! »

A cet instant précis, le premier ministre, Georges de la Trémoille, fit passer aux troupes l'ordre de la retraite, et Jeanne, ensanglantée, fut abandonnée, jusqu'à dix heures du soir, dans les fossés de Paris. Les chevaliers, pourtant, eurent honte de cette lâcheté. Ils revinrent sur leurs pas, pour la ramener de force au camp. Une dernière fois, elle montra les murailles de Paris : « Si vous le voulez, leur dit-elle, la place est prise ! Livrez l'assaut généreusement, en avant, tout est vôtre ! »

Ni les chevaliers, ni la France, ne voulurent ce jour-là lui obéir ; et Jeanne dut acheter la victoire promise par la captivité, par la prison, les supplices et la mort sur le bûcher.

Toutefois, à ses juges, à ses bourreaux, elle prédit que ses souffrances seraient utiles et sa prière exaucée : « Vous ne posséderez pas la France ! Avant qu'il soit sept ans, l'unité nationale sera refaite, et Paris, le grand gage, sera au pouvoir du roi. »

En effet, le 15 avril 1436, le connétable de Richemont reprit Paris sur les Anglais. Six mois après, le 20 septembre 1436, le duc de Bourgogne et le roi de France se réconcilièrent par le traité d'Arras. Après sept ans d'attente, Jeanne, partie de Montmartre pour la captivité et la mort avait triomphé.

Vous aussi, regardez par la pensée Paris et la France, et, décidés à la reconquérir pour le Christ, dites-vous comme la Sainte : « A l'œuvre ! Rien ne nous coûtera, ni labeurs, ni souffrances, pour sauver notre pays. En avant ! »

Des contradictions, des trahisons, et peut-être pis encore, nous barreront le chemin, mais, comme Jeanne, nous saurons prier, nous saurons souffrir, s'il le faut nous saurons mourir, et tous les braves que nous rencontrerons, nous les convoquerons à la croisade moderne, à la sainte lutte en leur disant : « Venez avec nous, qui avons conservé la foi. En avant ! Tout est vôtre ! »

Nul ne pourra résister en effet à la prière ardente que nous saurons adresser au Sacré Cœur de notre divin Roi Jésus, nul non plus ne saura résister à l'effort qu'il nous donnera de faire. En avant donc : tout est nôtre ici-bas, la France redeviendra chrétienne ! Visons mieux et plus haut encore ! Le Sacré Cœur nous montre dans la Patrie céleste, la couronne impérissable par laquelle il récompensera notre invincible ardeur : « En avant, vous qui sur la terre fûtes des vaillants, tout est vôtre, jusque dans le Paradis ! »

CHAPITRE IV

Sainte Jeanne d'Arc et le Peuple de France

« C'est pour les pauvres surtout
que Dieu m'a envoyée. »

(JEANNE D'ARC.)

Sainte Jeanne d'Arc et le peuple de France ! C'est un sujet très vaste et dont l'étendue m'effraye. Il ne peut être question de le traiter ici d'une façon complète : le court espace de temps réservé à nos entretiens me l'interdit absolument. Cependant comment renoncer à un thème aussi captivant, qui nous permet de toucher en quelque sorte la beauté de l'âme de Jeanne d'Arc, de mesurer tout ce que notre pays lui doit, de saisir la haute portée de ses exemples !

Et tout d'abord je voudrais indiquer quelques-unes des raisons démontrant l'importance, pour le relèvement national, des actes solennels par lesquels l'Eglise a daigné, en faveur de notre pays, proclamer à quelques années d'intervalle notre héroïne nationale Bienheureuse puis Sainte.

La France acquiert une nouvelle protectrice, et

la puissance d'intercession de Jeanne d'Arc sera proportionnée à l'héroïsme des sacrifices qu'elle a faits pour sa patrie.

C'est donc à juste titre que beaucoup attendent une grâce de résurrection par la céleste intervention de celle que Dieu a voulue, lors de son passage terrestre, essentiellement libératrice.

Libératrice par choix divin, Jeanne a supporté le faix d'une telle mission dans les renoncements de Domremy, les avanies de Vaucouleurs, les dédains de Chinon, les labeurs guerriers d'Orléans, la cruelle blessure de Paris, la trahison de Compiègne, les affres des prisons bourguignonnes et anglaises et les tortures du bûcher de Rouen ! Par toutes les étapes de ce long martyre, la vierge, morte à dix-neuf ans, a vraiment racheté la France. La France, sûre désormais du placet divin, a le droit d'espérer invinciblement en elle.

Ce principe posé, nous devons nous approcher davantage de cette idéale créature, un des chefs-d'œuvre des mains divines, et chercher à nous rendre compte des ressources plus spéciales que sa canonisation fournira aux apôtres du **xx^e** siècle pour sauver la France. Non seulement ils trouveront en elle une protectrice et un soutien, mais ils puiseront en sa vie, considérée dans les grandes lignes, un argument capable de convaincre beaucoup d'âmes de bonne foi. Car je défie un historien sérieux, après avoir étudié attentivement la vie de Jeanne, de ne pas conclure à l'existence d'un Etre infini. Seul, en effet, un Etre tout puissant a pu, par un instrument aussi faible, disons le mot, aussi peu existant, accomplir les merveilles que nous connaissons. Un vainqueur implacable et fort, occupant tout notre territoire, va être terrassé et chassé, en quelques jours, par un vaincu,, épuisé, désorganisé, ayant perdu la confiance en

lui-même et jusqu'à l'espoir du relèvement, et cela par l'unique moyen d'une petite paysanne de dix-sept ans, arrachée tout à coup à sa quenouille, à son hoyau, à sa houlette, et jetée dans le hasard de la politique et des batailles !

En même temps quelles grandes leçons nous apporte cette enfant, proclamant les droits du Christ sur la Nation Française, et déclarant à son roi qu'il n'est que le sergent de Dieu !

Les évêques et les prêtres verront Jeanne respectueuse de leur autorité, mais n'hésitant pas à leur rappeler qu'ils ont au dessus d'eux, le Christ qui les jugera, le Christ qui leur a confié la triple mission de la Prière, de la Parole et du gouvernement spirituel.

Les généraux, les Chefs militaires apprendront de cette Libératrice que la puissance des armes et l'habileté des tacticiens, ont besoin, pour triompher, de se soumettre à l'action divine : « Il y a un Conseil plus prudent que votre Conseil », leur disait Jeanne. Et encore : « L'heure est venue où Dieu a condamné les ennemis ; chargez sans crainte : tout est vôtre ».

Aux magistrats, aux juges, Jeanne parlera de l'obéissance dûe à la justice suprême : « Il y en a plus dans les Livres de Notre-Seigneur que dans les vôtres ». — « Vous ne commettrez pas l'injustice d'une forfaiture sans que vous en soyez châtiés en votre âme et en votre corps ».

Je pourrais continuer longtemps ainsi, car il plut à Dieu d'inscrire, dans la courte vie de Jeanne, des exemples et des lois d'une importance incomparable. Ses panégyristes ne doivent pas être taxés d'exagération quand ils la présentent comme une copie fidèle de notre Divin Sauveur, quand ils déclarent qu'elle est, après Notre-Seigneur et la sainte Vierge, l'être le plus merveilleux, le plus surprenant de tous ceux qui sortirent du sang d'Adam, et

voient dans les nombreux détails qui nous restent de sa vie les éléments d'une véritable théologie (1).

Dans un sujet si étendu, il y a donc lieu de choisir. J'ai cru intéressant de vous montrer les rapports de Jeanne d'Arc et du peuple de France.

Le peuple ! j'entends par là les petits et les humbles, ceux qui sont trop souvent oubliés et dédaignés, mais parmi lesquels Notre-Seigneur Jésus-Christ choisit sa place, quand il voulut passer ici-bas les trente-trois années de sa vie mortelle !

Le peuple de notre siècle et de notre France a été trompé ; on a tenté de l'éloigner en masse de l'Église. Les évêques, les prêtres, les religieux, des laïques zélés, multiplient les efforts pour dissiper le malentendu, cherchent les moyens capables de ramener à Jésus-Christ le peuple de France. Eh bien ! je vous le déclare : s'il en est qui désirent toucher son cœur, le rendre à son droiturier Seigneur, lui donner la paix et le bonheur auxquels il aspire, que ceux-là n'hésitent pas à lui parler de Jeanne d'Arc.

Oui, dites bien au peuple : « Jeanne est de votre sang, elle est sortie de vous pour délivrer la patrie, et, même au milieu de ses grandeurs, elle est demeurée entièrement vôtre..., vôtre jusqu'à la mort ! »

Puis, pour le persuader, le convaincre, lisez-lui les pages suivantes de cette admirable histoire :

Jeanne d'Arc naquit à Domremy d'une famille de paysans chrétiens et patriotes. Ses parents devaient leur aisance à leur infatigable labeur.

Enfant, elle aide sa mère aux soins du ménage ;

(1) Le 6 avril 1919, SS. Benoît XV a dit dans un discours célèbre : « Nous trouvons si juste que le souvenir de Jeanne d'Arc enflamme l'amour des Français pour leur patrie que nous regrettons de n'être français que par le cœur. »

adolescente, elle file sa quenouille en gardant le troupeau ; jeune fille, elle s'adonne courageusement aux travaux des champs.

A cet âge, déjà, elle est remplie de compassion, de pitié pour les malheureux. Son petit voisin, Simon Musnier, est malade : elle le soigne durant de longs mois. Un mendiant, épuisé, vient frapper un soir à la porte du logis de Jacques d'Arc, demandant, implorant asile. Jeanne lui cède son lit et dort à l'âtre du foyer. Tout le village émigre à Neufchâteau pour éviter les bandes de pillards ; elle se fait l'humble auxiliaire de l'hôtelière qui accueille sa famille et ses voisins.

En un mot, elle partage le sort pauvre et souffrant de tous. Aussi, quand vingt-cinq ans après son trépas, on viendra à Domremy enquêter sur ses faits et gestes, ses compatriotes répéteront avec un accord unanime : « Elle était très courageuse, très compatissante, très bonne, et ne se distinguait des autres que par sa piété plus grande. A certains moments, elle s'absorbait tellement dans la prière qu'il semblait vraiment qu'elle parlât à Dieu. »

Jeanne s'arrache aux tendresses de la famille et arrive à Vaucouleurs. C'est dans une maison d'ouvriers qu'elle prend gîte, chez les époux Le Royer. Là encore, elle aide aux travaux d'intérieur. Entre temps, elle file le lin avec son hôtesse.

Il lui faut maintenant voyager en se cachant, revêtir l'habit d'homme et chevaucher nuit sur nuit pour parcourir la longue route qui sépare la Lorraine de Chinon. Pas un instant, la jeune fille ne songera à la fatigue ni aux dangers du chemin, mais elle s'apitoiera sur le sort des mendiants qu'elle rencontre. N'ayant point d'argent, elle priera ses compagnons de lui en prêter pour faire l'aumône.

La France vient de reconnaître la mission de Jeanne

et celle-ci est admise dans l'armée. Le titre de chef de guerre pourrait l'exempter du pénible service personnel ; mais elle ne l'entend pas ainsi ; elle sera soldat comme les autres, plus que les autres, s'astreindra au coucher sous la tente, et, sans quitter l'armure, sera la première aux appels. L'alerte ne la surprendra jamais ; on la verra en selle des journées entières, et l'on comptera parfois six jours sans qu'elle ait déposé un seul instant la lourde cuirasse des chevaliers.

A Orléans, Jeanne est accueillie comme une Messagère du Ciel. Le peuple, qui avait tant souffert, ne peut contenir son enthousiasme à l'égard de celle dont il espère la fin de tous ses maux. Les Orléanais se portent vers la maison qui abrite Jeanne et la réclament à grands cris. Pour elle, simple et bonne toujours, elle se prêtera à cet enthousiasme débordant. Des pauvres gens entourent son coursier, pour baiser les mains de la Libératrice, et, quand ils ne peuvent y arriver, s'efforcent de toucher du moins le cheval qu'elle monte.

Et cet enthousiasme des Orléanais sera demain celui de tout le peuple de France ! Partout la foule fait à la Libératrice semblable accueil. Partout Jeanne se laissera ainsi entourer et fêter, renvoyant à Dieu l'honneur de ces touchantes manifestations. Elle disait : « Je ne pourrais me garder d'un sentiment d'orgueil, si Dieu ne me gardait. »

Jeanne est reçue à la cour, elle jouit de l'intimité du roi et de la reine. Néanmoins, elle reste elle-même. Quand ses compatriotes et ses frères, puis son père viennent la rejoindre, elle ne rougit pas de leur rusticité ; son bonheur de les revoir est sans égal : « Oh ! que j'aimerais mieux retourner à Domremy qu'être ici, leur affirme-t-elle, mais ce n'est pas la volonté de Dieu ! »

Celle qu'on a vue communier auprès du duc d'Alençon et du comte de Vendôme, préfère de beaucoup s'agenouiller à la sainte Table au milieu des enfants pauvres et des gens du peuple.

Aux jours douloureux où elle est abandonnée par ceux qui gouvernent la France, ce sont précisément les pauvres gens et les enfants qu'elle prendra pour confidants de sa peine. En larmes, dans l'église Saint-Jacques de Compiègne, elle leur dira : « Mes amis, mes chers amis, priez pour moi, car je suis trahie et vendue, et ne pourrai plus servir la France. »

Voilà les sentiments intimes et les affections profondes qu'elle gardera jusqu'à la fin de sa vie.

Au moment de ses triomphes guerriers, Jeanne eut le pouvoir de distribuer ou d'obtenir des faveurs. Toujours elle s'en servit pour soulager les malheureux et améliorer le sort des pauvres. Par exemple, après le sacre, le roi lui propose une récompense. Jeanne, qui a refusé pour elle-même les privilèges de la noblesse, demande pour ses compatriotes de Domremy l'exemption de payer l'impôt. Pauvres paysans ! Elle était heureuse de les décharger, eux qu'elle voyait jadis, après le pillage de leurs biens, prenant sur le nécessaire pour répondre aux exigences des agents du fisc.

Aussi, de génération en génération, jusqu'en 1793, quand les fermiers royaux relèveront les feuilles de contributions de Domremy, au lieu des taxes ordinaires, ils y inscriront seulement ces trois mots : « Néant, la Pucelle. »

Un peintre a su habilement reproduire la bannière que les Saintes ont montrée à Jeanne dans une de ses premières visions. Cet homme a une fille à laquelle la Libératrice nationale étendra la reconnaissance vouée au père. A force de démarches, elle procurera à sa protégée peu fortunée de quoi faire

face aux dépenses occasionnées par son mariage.

Les populations souffrent de maux sans nombre, suite habituelle des excès commis par les troupes durant ce siècle de guerre impitoyable. Jeanne travaillera de toutes ses forces à la répression de ces brigandages, elle rédigera maints ordres du jour en ce sens, punira les soldats qui les transgresseront, et n'hésitera pas à renoncer à un riche prisonnier de guerre, Franquet d'Arras, parce que la justice ordinaire réclame ce chef, coupable d'avoir tué et pillé au cours de ses expéditions.

L'héroïne ne se contentera pas de songer au bien-être matériel ; sa préoccupation constante, aussi longtemps qu'elle exercera un commandement, sera l'observation de la loi religieuse et de la loi morale par ceux qui lui obéissent. Elle établira de sévères ordonnances contre les blasphèmes et l'immoralité. Sans cesse, on la verra veiller à leur application rigoureuse.

Jeanne d'Arc ira plus loin. Elle songera à la réorganisation complète de cette France déchirée, divisée, désemparée dans sa constitution et ses lois les plus essentielles. Elle a vu le mal causé par les haines semées entre les grands, et elle les adjurera tous, au nom du Ciel, de se pardonner mutuellement : l'oubli des injures est écrit dans son programme inspiré.

La division est plus haut encore : elle a atteint le roi et la famille royale. Et Jeanne veut réconcilier Charles VII et le connétable de Richemond, mettre la main du duc de Bourgogne dans celle du roi de France. Au duc d'Alençon, commençant son audience à Chinon, elle déclare : « Plus il y en aura ensemble du sang royal, et mieux cela sera. »

La France connaîtrait toutes sortes de bonheurs

si ce beau pays retournait à la Constitution séculaire qui, sortie pour lui du baptistère de Reims, le fit véritablement apanage de Jésus-Christ. Aussi, quand le roi offre à Jeanne un présent pour ses loyaux services, elle lui demande la France même : c'est pour la rendre au Christ...

Voilà Jeanne en face de la France et du peuple. Ces sentiments de commisération profonde ne l'abandonneront jamais et lui feront préférer à elle-même ses frères par le sang.

Quand, à Rouen, on la conduit au bûcher, elle craint moins son supplice que les conséquences du châtiment que cette injuste mort pourrait attirer sur la capitale de la Normandie. « Rouen, Rouen, j'ai grand peur que tu n'aies à souffrir de ma mort. » Son confesseur, dons son zèle sacerdotal, s'approche trop du brasier, voulant exhorter la pauvre victime jusqu'au dernier soupir. Elle redoute pour lui les morsures de cette flamme qui va la dévorer : « Prenez garde, mon Père, le feu, voici le feu ! »

Et à son instant suprême, elle trouvera un mot qui sera en même temps son réconfort et son testament pour la France : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

Si notre pays accepte Jésus-Christ que lui lègue la Vierge martyre, il est sauvé, et la mort de Jeanne a produit sa rédemption.

Jeanne est donc un grand trésor pour ceux qui veulent arracher la France à l'impiété moderne et la reconquérir à son roi Jésus-Christ. Oui, vous connaîtrez sa valeur incomparable, vous tous particulièrement, apôtres vaillants qui allez généreusement au peuple afin de lui rendre le Christ, sans lequel il ne peut rien. Présentez-lui donc sans hésiter sainte Jeanne d'Arc. Vous serez

témoins de la surnaturelle allégresse des foules accourues pour vous entendre. Et vous verrez avec évidence que la Vierge inspirée a prophétisé quand elle a dit : « C'est pour la consolation des pauvres et des malheureux que Dieu m'a envoyée. »

CHAPITRE V

Sainte Jeanne d'Arc, Miracle et Victime

Non fecit taliter omni nationi.
Dieu n'a pas agi ainsi envers
tous les peuples.
(Ps. CXLVII, v. 20.)

L'histoire de la ville d'Arras relate un fait à la fois très simple et très grand.

En septembre, octobre, novembre 1430, dans les prisons duciales de la Cour-le-Comte, était retenue captive une jeune fille de dix-huit ans : elle avait été prise les armes à la main, le 23 mai précédent, alors qu'elle combattait vaillamment pour la défense de la ville de Compiègne, assiégée par les troupes de Philippe le Bon.

Les Atrébates semblent avoir ignoré la présence dans leurs murs de la mystérieuse prisonnière, mais princes et cités s'occupent d'elle.

De cette cour de Bourgogne qui l'a chargée de chaînes vient vers elle le trésorier général, Jean de Pressy. Les malheurs de la jeune fille l'ont ému, et, après les dames de Luxembourg, il essaie de la sauver

en lui persuadant de reprendre l'habit de son sexe ; car depuis l'instant où elle a paru sur les champs de bataille, Jeanne d'Arc a revêtu le costume des chevaliers.

La cour de France, tout ingrate qu'elle est, n'a pas oublié complètement. Si elle ne tente point de briser les fers de la prisonnière, elle se préoccupe de conserver ses traits ; un Ecossais pénètre jusqu'à elle et lui montre un tableau qui la représente apportant à Charles VII le divin message.

Les magistrats de Tournai sont touchés des souffrances de celle dont ils ont acclamé les victoires ; par les mains de Jean Naviel, leur messenger de confiance, il lui font verser vingt-deux couronnes d'or pour subvenir à ses nécessités.

Sur tous les points de la France, des cathédrales, des monastères, des églises, comme des châteaux, des maisons bourgeoises et des chaumières, s'élève unanime une prière suppliante pour la délivrance de la captive.

Le ciel lui-même s'unit à la terre : ses habitants pénètrent jusque dans les prisons. Saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite, une multitude d'anges font à Jeanne de fréquentes visites : ils la consolent, ils la soutiennent ; un jour, ils lui apportent cette nouvelle que la ville de Compiègne, pour la défense de laquelle elle est tombée et qui fait l'objet de sa quotidienne prière, vient d'être enfin délivrée, et l'armée bourguignonne taillée en pièces.

Cependant, pas plus que la terre, le ciel ne délivre la prisonnière.

Voici au contraire que ses chaînes s'alourdissent et que son sort devient plus lamentable. Avec mille précautions, des convois chargés d'or pénètrent dans Arras : dix mille livres sont versées aux cupides gens de Luxembourg ; la Vierge enchaînée est en-

traînée hors de la ville, livrée à ses mortels ennemis, les Anglais, qui, dans six mois, la feront périr sur un bûcher.

Cinq siècles ont passé depuis cet épisode, celle qui jadis demeura prisonnière à Arras, sous les regards du ciel et de la terre, est devenue sainte Jeanne d'Arc. L'Église du ciel la couronnait d'un titre nouveau, tandis que celle de la terre la faisait monter sur ses autels. Et si maintenant vous me demandez de vous expliquer le frémissement religieux, l'enthousiasme patriotique, l'allégresse reconnaissante au souvenir de Jeanne, il me semble que je vous aurai suffisamment répondu en prononçant deux paroles et en vous disant simplement : Celle que nous fêtons est à la fois un miracle et une victime, miracle et victime si élevés au-dessus de tout ce que le monde a vu depuis Jésus et Marie, que, sans redouter aucune contradiction, j'ose affirmer que la France seule en possédera jamais de semblable, et j'applique sans hésiter à notre chère patrie ce texte de nos saints livres : *Non fecit taliter omni nationi*, « Dieu n'a pas agi ainsi envers tous les peuples ! »

I

Le miracle est une intervention extraordinaire de Dieu dans les choses de ce monde.

Suspendre les lois qu'il promulgua lui-même, donner à une cause faible de produire de très puissants effets, voilà le miracle.

Le miracle ici, c'est le Tout-Puissant choisissant une petite villageoise de dix-sept ans pour anéantir de formidables armées, reconquérir des territoires perdus, faire couronner le roi légitime et relever un

royaume que princes, savants, généraux, ministres et souverain se reconnaissaient incapables de sauver.

Les pages de l'histoire incomparable de Jeanne d'Arc, rapidement feuilletées seront la preuve du miracle de sa vie.

En 1424, la France, frappée à la fois de tous les malheurs, voyait ses fils s'entre-déchirer dans une suite lamentable de révolutions cruelles, tandis que ses plus belles armées avaient été vaincues et détruites et son territoire envahi presque tout entier par les Anglais. Son roi, tombé en déshonneur, avait signé la déchéance de sa propre race, et le descendant des Plantagenet avait été salué dans la basilique de Saint-Denis par le cri officiel : « Vive Henri VI, roi de France et d'Angleterre ! » C'est alors que des voix du ciel se font entendre dans un humble village français situé sur la frontière de Lorraine. Elles s'adressent à une enfant de douze ans et demi, lui demandent d'abord d'être bonne et pieuse, puis, quand elle est devenue l'exemple de toutes ses compagnes, lui ordonnent de changer son hoyau et sa quenouille pour l'armure des chevaliers. « Fille de Dieu, disent-elles, va en France, il le faut ; il n'y a de salut qu'en toi. »

L'enfant comprend l'appel divin et, comme elle voit que pour lui obéir elle doit sacrifier tout ce qu'elle aime, elle pleure, se lamente et supplie : « Je ne sais ni A ni B, ni chevaucher, ni manier la lance. » Mais les voix insistent et se font chaque jour plus pressantes : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » L'enfant obéit et quitte vaillamment ses parents, son église, sa chaumière, pour s'enrôler dans l'armée du roi. Ce premier acte d'obéissance et de foi n'est-il pas un premier miracle ?

La jeune fille se présente à Vaucouleurs devant un rude capitaine, et, encore vêtue de la robe rouge des

paysannes lorraines, lui demande à être engagée dans les armées du roi de France : Robert de Beaudricourt se moque ; il insulte même, et passe dédaigneux. Jeanne se réfugie dans la pauvre maison d'un ouvrier, prie et attend. Dieu intervient. Trois semaines plus tard, le capitaine de Vaucouleurs cède à son tour aux volontés divines, il tend une épée à la jeune fille revêtue d'un habit masculin et montée sur un coursier : « Va, lui dit-il, et advienne que pourra ! » La vaillante enfant part, chevauche onze jours, traverse des pays occupés par des armées ennemies ou inondés par la crue des fleuves, et, après avoir parcouru cent cinquante lieues, arrive au but. N'est-ce pas là un second miracle ?

Charles VII, enfermé dans ses puissants châteaux de Chinon, apprend qu'une petite villageoise vient d'arriver et lui demande audience. Le prince ne veut pas compromettre sa majesté royale, déjà si diminuée, en l'engageant dans une aventure singulière, et refuse de recevoir l'enfant. Jeanne va prier humblement dans l'église Saint-Maurice de Chinon et attend avec confiance l'heure de Dieu. Trois jours ne se sont pas écoulés que cette heure a déjà sonné. L'enfant est admise auprès du Souverain. La lumière surnaturelle qui éclaire son âme la guide avec certitude au milieu des éclats pompeux d'une cour terrestre. Elle va droit vers le prince, lui parle de secrets que Dieu seul et lui peuvent connaître, et cette conversation suffit à Jeanne pour démontrer à Charles VII sa mission. C'est le miracle qui grandit.

La jeune fille est appelée à Poitiers, devant les plus sages du royaume, les plus doctes de l'Église de France et les meilleurs juristes du Parlement : ils lui disent : « Si Dieu veut sauver miraculeusement la France, il n'a besoin d'aucun secours humain. Pourquoi donc nous demandez-vous une armée pour

courir sus aux Anglais ? — Les soldats combattront, répond-elle, et Dieu donnera la victoire. » La sagesse de la terre, vaincue par la sagesse du ciel, s'incline. Miracle !

On réunit à Blois une troupe de fortune composée de soudards libertins, de pillards et de blasphémateurs. La jeune fille leur présente son étendard où on lit les noms de Jésus et de Marie. Les soldats ricanent, puis bientôt s'irritent et menacent. Jeanne, loin de céder, leur déclare qu'elle n'acceptera que des combattants réconciliés avec Dieu et nourris de la chair du Christ. Trois jours suffisent à transformer quatre mille hommes, et l'on voit cette armée, purifiée par la grâce divine, rajeunie par le contact de l'Eucharistie, se mettre en marche vers l'ennemi au chant du *Veni creator* et des hymnes à la Sainte Vierge Marie. Miracle !

Voici Jeanne d'Arc dans Orléans. Malgré l'armée victorieuse qui, depuis six mois, assiège cette ville et s'apprête à la réduire après une longue série de succès, l'espoir renaît dans le cœur des pauvres assiégés. Cependant, à l'insu de Jeanne, un nouveau combat s'engage, et, une fois de plus, les Français voient commencer la défaite, tandis que la jeune fille, étendue sur son lit, repose. A cet instant, les anges et les saintes réveillent la guerrière de Dieu. Jeanne revêt son armure, s'élançe sur son cheval et arrive au galop sur le lieu du combat, change la défaite en victoire, et, sur le champ de bataille même, entonne son premier hymne d'actions de grâces. Miracle !

Nous sommes au samedi 7 mai.

L'action décisive est engagée. Depuis le matin, l'armée française a combattu sans trêve. Les Anglais résistent en héros et les forces des soldats français sont épuisées. Jeanne guide en personne un dernier assaut contre le fort des Tourelles. Les Anglais l'ont

reconnue et font pleuvoir une grêle de traits sur l'héroïne. Une flèche traverse sa poitrine un peu au-dessus du cœur. La jeune fille tombe ensanglantée dans le fossé. Au milieu de la consternation de nos troupes, Dunois ordonne de sonner la retraite. Les voix du ciel parlent à Jeanne : elle se relève, arrache elle-même le trait de sa blessure, et prie. Sur l'ordre de ses voix, elle arrête la retraite de nos troupes : « Entrez dans cette forteresse, s'écrie-t-elle, tout est vôtre ! » Elle est obéie, et les Français, dans un élan irrésistible, chassent leurs ennemis devant eux. Les Anglais battent précipitamment en retraite, et Orléans, bloqué depuis sept mois, est délivré en quatre jours. Miracle !

Cependant, l'armée ennemie, si elle est vaincue, n'est pas détruite. Celle qui infligea à la France les désastres de Crécy, Poitiers, Azincourt, avec les défaites de Cravant, Verneuil, Rouvray-Saint-Denis, celle qui se prévaut autant des divisions de la France que de la supériorité de son propre armement et de sa tactique, se croit encore invincible. Jeanne réunit contre elle, en un seul faisceau, l'armée du roi et les troupes du connétable de Richemont, et, ayant ainsi réalisé l'unité nationale, charge les Anglais dans les plaines de Patay, en disant à ses hommes : « Fussent-ils suspendus aux nues que vous les atteindriez, car Dieu vous les a livrés. »

La débâcle de nos ennemis commence au premier choc : deux mille Anglais sont massacrés, mille faits prisonniers ; le reste s'enfuit éperdu, et nous ne comptons dans nos rangs que trois morts. Miracle ! Miracle !

Ce n'est pas tout encore. Jeanne veut mettre une couronne au front du dauphin Charles dont elle a relevé la fortune.

De Gien à Reims, toutes les villes et forteresses sont pourvues de garnisons ennemies. Malgré cela,

Jeanne entraîne le roi vers la cité du sacre : villes et forteresses lui font leur soumission sans coup férir, et, en quinze jours, l'armée française parvient à Reims. Le 17 juillet 1429, Charles VII reçoit cette consécration solennelle qu'il espérait en vain depuis sept ans, l'onction qui fait les rois de France. Dans le chœur de la cathédrale, Jeanne tient élevé près du jeune souverain son étendard sacré, emblème de l'intervention du Ciel : « Il avait été à la peine, n'était-il pas juste qu'il fût à l'honneur ? » Et la vierge française, qui vient ainsi d'achever notre délivrance nationale, est âgée de dix-sept ans six mois et onze jours ! Miracle ! Miracle ! Miracle !

Pourrait-on désespérer d'une nation que Jésus et Marie ont voulu ressusciter par un tel prodige ? La miraculeuse guerrière du quinzième siècle, devenue tout à coup la Sainte du vingtième, n'apporterait-elle pas pour notre relèvement une provision surnaturelle de prodiges ?

Alors que Dieu donne une survivance à semblable épopée, on voudrait que, comme tant d'autres, je redoute de voir la fin de notre chère Patrie ? Non, non ! Un autre pays serait peut-être emporté par le flot révolutionnaire qui menace de tout submerger ! Mais le nôtre, celui de Jeanne d'Arc, jamais ! Le grand miracle qui l'a sauvé attend une suite.

Non fecit taliter omni nationi.

II

Quand Dieu, même par un grand miracle, ne peut sauver un peuple, le ramener au chemin de la foi, du devoir et de l'honneur, pour lui conserver l'espérance, il s'y choisit une victime.

Etre victime, c'est collaborer aux desseins de Dieu

par l'oblation volontaire d'un sacrifice expiatoire et impétratoire ; c'est effacer l'offense et la révolte du plus grand nombre par sa propre soumission et par l'acceptation de l'humiliation et de la souffrance ; c'est communier à l'œuvre du Christ, aider Jésus à porter sa croix, ajouter quelque chose au labeur douloureux de sa passion, afin de pouvoir, avec lui, regarder ses frères de la cime du Calvaire et dire : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Telle fut Jeanne d'Arc pour la France, et par l'appel de Dieu, et par son propre choix.

Je vous l'ai dit, c'est à douze ans et demi que Jeanne entend pour la première fois résonner à ses oreilles la voix divine : « Sois bonne et pieuse ; aime Dieu et fréquente l'église », prononce l'archange saint Michel. Mais, en même temps, la grâce touche le cœur de l'enfant, la convie et l'entraîne jusqu'au don complet d'elle-même.

Pour être à Dieu, à Dieu seul, il faut pour toujours renoncer à appartenir aux créatures. Ainsi le comprend Jeanne, puisque là, dans le jardin de son père, au même instant elle s'agenouille et prononce le vœu de virginité perpétuelle. A la demande de Dieu, n'est-elle pas devenue désormais son innocente et pure victime ?

Les jours, les mois, les années s'écoulaient, et l'instant du sacrifice demandé par Dieu approche. C'est la séparation d'avec tout ce qui lui est cher et l'ordre d'aller vivre là où nécessairement la jalousie et les persécutions se déchaîneront contre elle. L'enfant pleure, hésite, résiste même. Le prince des milices célestes a préparé l'argument suprême qui la décidera. Il lui dit les tortures endurées par ses compatriotes et lui révèle « la grande pitié qui est au royaume de France ». Et l'enfant, à l'âme tendre et bonne, la

jeune fille au grand cœur, accepte de souffrir pour mettre fin à la douleur des autres : elle part à leur secours.

Voilà la vocation sublime de Jeanne.

Si vous voulez savoir maintenant les circonstances où son choix personnel vient l'entraîner à la consommation du sacrifice promis à Dieu, rappelez-vous les faits qui terminèrent son trop court passage ici-bas.

C'était presque au lendemain du sacre de Reims. Les grands de la cour, le roi lui-même, rejetèrent Jeanne comme un instrument désormais inutile. Elle comprit bientôt qu'on ne voulait plus suivre ses conseils inspirés ; elle décida alors de faire son devoir quand même, et de combattre sans espérance.

Au moment où, sous les murs de la capitale, il s'agit de livrer un dernier assaut qui donnera Paris au roi, on l'abandonne blessée et ensanglantée, dans le fossé voisin de la porte Saint-Honoré. Cinq jours plus tard, on l'oblige à s'éloigner de la ville de Saint-Denis où elle a fixé son quartier général pour prendre Paris. C'est alors que, tristement, elle dépose son armure dans la basilique séculaire du patron de la France : sentir qu'on porte en soi le salut de la patrie, et ne pouvoir agir !... Son âme est triste jusqu'à la mort.

Au printemps de 1430, elle recommence la guerre, seule. Et voici qu'à son appel une armée surgit, décidée, comme elle, à tout souffrir pour secouer le joug. La trahison a semé partout des pièges sous ses pas. Sainte Catherine et sainte Marguerite l'avertissent des événements douloureux qui se préparent. Dans les fossés de Melun, les voix murmurent à son oreille, doucement et tristement : « Tu seras prise bientôt, pauvre enfant ; tu seras prise ! »

Vous connaissez le drame qui se déroule sur les bords de l'Oise, devant Compiègne, le guet-apens

qui amène à l'improviste toute une armée autour de Jeanne. Ce sont les chaînes et les prisons qui commencent. C'est Beaulieu, puis Beurevoir, Arras, Le Crotoy et Rouen. Les Anglais la privent de tout, même de la Sainte Eucharistie ; ils dressent contre elle un tribunal de quelques ecclésiastiques mercenaires et dégradés. Jeanne subit toutes ces épreuves, mais renoncer à sa mission, jamais ! « Vous pouvez me torturer et me brûler, vous ne me ferez jamais dire que Dieu n'est pas venu au secours de la France, et les Anglais la perdront tout entière ! »

« Non, non, mes voix ne m'ont pas trompée, et l'on verra bientôt la grande victoire que j'ai prédite. »

Sur la place de Rouen, un bûcher se dresse, Jeanne accepte la mort pour le salut de sa patrie : « Si quelqu'un est coupable, c'est moi seule ; n'accusez pas la France ! » Puis, dans les affres de l'agonie, elle ne pense plus qu'à Celui dont elle imite jusqu'au bout l'expiation suprême, et que ses lèvres mourantes appellent encore : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

A cet instant, l'on voit une blanche colombe s'envoler des flammes et monter vers le ciel. N'est-ce pas l'âme pure de la victime qui va vers Dieu plaider la cause de la France ?

A la même heure, on retrouve, au milieu des cendres le cœur intact et semblant vivre encore, de celle qui fut Jeanne d'Arc ; ce cœur, c'est le symbole et la personification de l'héroïsme et de la sainteté de la victime, car il est juste que la victime, comme le miracle, participe à la divinité.

Notre victime nationale est donc un incomparable bienfait de Dieu, elle est au-dessus de toutes les victimes qui furent accordées aux autres peuples : *Non fecit taliter omni nationi.*

Nous venons d'applaudir au miracle divin ; nous venons de pleurer sur la victime de la France.

A leur apparition sur cette terre, souvent les miracles sont contestés et les victimes dédaignées. La promulgation des miracles, la glorification des victimes, sont l'œuvre de Dieu pour l'instant marqué dans ses décrets éternels, et, ici comme toujours, c'est l'Église qui est le héraut du Tout-Puissant.

L'heure longtemps attendue du triomphe de Jeanne d'Arc vient de sonner. Sa vie merveilleuse apparaît comme un prodige aux Français, qui, jusque là, semblaient n'y avoir vu que la plus belle épopée de leur histoire.

Tel un chêne séculaire, dont on aurait cru la sève éteinte, se revêtirait subitement d'une verte et printanière frondaison ! Telle nous apparaît la France, sauvée miraculeusement au quinzième siècle par Jeanne et qui en attend son salut, au vingtième siècle, avec un espoir confiant en la prophétie (1) de Pie X, comme dans la parole de Benoît XV.

La victime, qu'une vengeance insatiable avait cru faire disparaître pour toujours en jetant dans la Seine les cendres du bûcher de Rouen, nous est réapparue dans la basilique vaticane, nimbée de gloire, tenant la place de la colombe qui étend les ailes au-dessus de la chaire du Prince des Apôtres, semblant revenir vers nous pour nous annoncer la fin du déluge de maux qui nous accable.

C'est alors que nous avons senti le poids de nos douleurs présentes, que nous avons cru ce qui provoqua Jeanne à l'immolation : la grande pitié du

(1) On n'a pas oublié le célèbre discours de Pie X, où il annonça que la France trouvera comme Saul son chemin de Damas, et renouera les séculaires traditions catholiques, qui procurèrent jadis à notre nation tant de félicité et de gloire. (Consistoire du 29 novembre 1911).

royaume de France. La grande pitié d'aujourd'hui, c'est la perte des âmes. Âmes des petits enfants détournés de Dieu ; âmes du peuple empoisonnées par la presse impie et libertine ; âmes des mourants privés des sacrements qui sauvent et du baiser du crucifix qui reconforte. La grande pitié, c'est aussi l'Église dépouillée, les évêques chassés de leurs demeures, les prêtres insultés, les religieux bannis. La grande pitié, c'est le flot d'iniquités qui submerge les faibles, c'est la colère des opprimés qui monte toujours, préparant des cataclysmes.

A cette vision douloureuse, nous nous sommes écriés : « Jeanne, Jeanne, regarde ; ne sommes-nous pas assez malheureux pour mériter la délivrance ? »

Et nous avons entendu la voix de Jeanne nous répondre : « Pour la France, Dieu fait toujours des miracles, et déjà il a préparé des victimes, mais où est l'armée qui combattra avec moi ? »

L'armée de Jeanne doit être pure et sans tache ; ses soldats sont les Français fidèles à la foi de leurs pères, au cœur pur et mortifié, à la volonté virilement tournée vers le bien à accomplir.

La sainte héroïne vient recruter de tels soldats, et promet à leur armée le salut de la France. Vous ne lui refuserez pas de vous enrôler sous sa bannière et d'unir vos sacrifices à son holocauste.

Vous le faites, n'est-ce pas ? Alors, ce sera le salut. et c'est déjà l'aurore de la délivrance.

Jeanne était morte le 30 mai 1431, en prédisant que bientôt se ferait l'unité de la France contre l'ennemi commun. Le 21 septembre 1435, dans l'église Saint-Vaast d'Arras, a été signé le pacte de la réconciliation nationale. En ce jour désiré et prédit par Jeanne, les deux tronçons de la France se ressoudèrent. Un chanoine d'Arras, Pierre Brunet, lut le pacte de l'union. Alors le duc

de Bourgogne embrassa le duc de Bourbon, représentant le roi Charles VII. Les deux princes se prirent le bras pour regagner le palais ducal de la Cour-le-Comte, tandis que de joyeux « Noël » retentissaient, que des larmes de bonheur perlaient dans tous les yeux, et que des feux de joie s'allumaient à chaque carrefour.

Que ce jour lui soit semblable !

Qu'elle cesse, cette division de notre pays en deux partis ennemis ! Qu'il n'y ait plus qu'une France : le royaume aimé du Christ. Pour cela, il suffit que, tous, nous revenions à la religion de nos pères, à la prière, à l'action, au sacrifice, et qu'ensemble nous invoquions sainte Jeanne d'Arc, victime immolée pour nous. En retour, elle nous obtiendra le miracle de la résurrection de la France. Ah ! puissions-nous voir bientôt ce vœu exaucé ! Que Dieu daigne bénir cet espoir infiniment cher à nos cœurs et nous en accorder la prochaine réalisation !

CHAPITRE VI

Sainte Jeanne d'Arc, Héraut du Christ

Oportet Illum regnare.
Il faut qu'Il règne.
(I Cor., xv, 25.)

L'histoire, féconde en leçons, l'est aussi en surprises. Dieu veut nous montrer par là combien sont courtes les vues de la sagesse humaine. Et l'un des gestes préférés de la Providence est de réparer le mal précisément par les moyens qui l'ont produit, et de choisir un même lieu comme théâtre de la chute et de la réhabilitation. Témoin, au xv^e siècle, la ville de Troyes.

Le 21 mai 1420, dans l'église Saint-Jean, s'échangèrent les signatures du trop célèbre traité abrogeant la loi salique et donnant la France en apanage au roi d'Angleterre, fiancé de Catherine de Valois.

Ce jour-là, se rencontrèrent Henri V, le vainqueur d'Azincourt, Philippe le Bon, le fils de la victime du pont de Montereau, et Charles VI, le roi fou, auquel on réservait le rôle d'authentifier l'abominable contrat.

Mais l'artisan de cette honte nationale était une femme, l'impure Isabeau de Bavière, reine indigne et mère sans entrailles.

Moins de dix ans après, le 11 juillet 1429, Troyes de nouveau s'apprête à recevoir un prince de sang royal. Et c'est précisément le prince dont le traité de 1420 a décrété la déchéance et qu'il a spolié de son héritage : Charles VII.

Les hérauts d'armes n'avaient pas fait retentir son nom sous les voûtes des caveaux de Saint-Denis, quand y était descendu son infortuné père. Ils avaient crié : « Vive très haut et très puissant seigneur, Henri VI, roi de France et d'Angleterre ! »

Il y a trois mois seulement, on l'appelait ironiquement le roi de Bourges, et, tandis que la France agonisait, il se cachait à Chinon. Aujourd'hui, à la tête d'une armée victorieuse, il pénètre dans une cité qui, malgré sa garnison et ses remparts, n'a pas osé prolonger sa résistance, et s'est rendue d'elle-même à son souverain légitime.

Et l'instrument de ce subit et mystérieux revirement est encore une femme. Mais c'est une vierge envoyée de Dieu et soutenue par Lui : c'est Jeanne d'Arc.

Quel est son rôle dans l'histoire de notre pays ? Quelle est son œuvre propre ? Que commence-t-elle, à Troyes, en présentant pour la première fois son souverain à une ville française rentrée dans le devoir ?

Jeanne d'abord, rend à la France sa constitution séculaire, la loi salique. Bientôt par elle encore la France va recouvrer l'autonomie de son gouvernement et l'intégrité de son territoire.

Jeanne est la Libératrice de la Patrie. Elle l'arrache à l'usurpateur pour la rendre à son roi légitime.

Elle fait plus encore.

Instruite par le Ciel même, la jeune fille sait qu'en vertu du pacte de Tolbiac la France est pour toujours au Christ, son vrai Seigneur, dont le roi n'est que le lieutenant visible. Jeanne vient donc revendiquer les droits du Christ. La forfaiture sacrilège de Philippe le Bel a été châtiée par les horreurs de la guerre de Cent-Ans. Jeanne apporte le pardon à la France, mais à la condition que celle-ci acclame, comme autrefois, la royauté de Celui dont elle a écrit le nom divin sur sa bannière : Jésus-Christ !

Je vais donc prouver d'abord le fait miraculeux de la résurrection de la France par la vierge de Domremy.

Puis, après avoir montré ce rôle temporel et transitoire de Jeanne, je m'élèverai avec vous, jusqu'à ce rôle spirituel et permanent qui, loin de finir avec la vie, s'affirme et s'impose à mesure que les années s'accumulent et que les siècles s'écoulent : Faire reconnaître à la France, et, par elle, au monde entier, la souveraineté du seul Monarque qu'on ne pourra jamais détrôner : notre divin Roi Jésus.

C'est pourquoi, en tête de ce chapitre, j'ai placé la parole du grand apôtre, qui, mieux que tout autre, me semble résumer la mission de Jeanne : « Il faut que Jésus-Christ règne. » — *Oportet Illum regnare.*

I

Le traité de Troyes devait, normalement, être l'arrêt de la mort de la France. Nul ne le contestera. L'acte était formel et les conséquences furent terribles.

L'influence morale et scientifique passa vite aux

mains de l'étranger. Le Parlement et l'Université de Paris devinrent anglais.

Le territoire fut progressivement envahi. De la mer du Nord à la Meuse, de la Loire à l'Océan, seules deux forteresses, le Mont Saint-Michel et le château de Vaucouleurs, arboraient encore, en 1428, le drapeau de Charles VII.

Plus de puissance militaire : Poitiers, Crécy, Azincourt, Verneuil avaient répandu le meilleur sang de France ; la féodalité, engagée en nombre dans les rangs bourguignons, ou même liée par serment à l'envahisseur, ne fournissait plus que de très insuffisantes recrues.

Dans les limites de l'apanage restreint du roi de Bourges, l'insubordination, les rivalités, les querelles, les guerres intestines même, ont leur siège permanent. Quelques chefs indomptables, La Hire, Dunois, Xaintrailles, restent fidèles, mais leurs soldats ont perdu confiance. A moins de se voir quatre contre un, ils tournent le dos à l'ennemi, ils refusent de combattre.

Toutes les ressources matérielles font défaut. Plus d'armes, de munitions, de vivres, d'argent. Et, sur la moitié du territoire, plus de moissons, hélas !

Le peuple souffre et gémit ; les grands emploient les dernières réserves de leur or à s'amuser. Le découragement, avec cette invincible torpeur, symptôme avant-coureur de la mort, est partout. Que dis-je ! il a gravi les marches du trône. Le Dauphin déshérité qui, depuis sept années, attend en vain les onctions du sacre royal, en arrive à douter de la légitimité de sa cause. Un jour, dans une de ces prières humiliées et désespérées, comme il en sort des cœurs écrasés par de successifs et irrémédiables revers, il s'est écrié : « Si je ne suis pas le véritable héritier du trône de France, qu'au moins je puisse

me retirer vivant du théâtre de la guerre et me réfugier sain et sauf en Espagne ou en Ecosse ! »

Tandis que le dauphin exhalait ainsi devant Dieu l'angoisse de son âme, la France entière faisait monter vers le Ciel d'incessantes supplications. Des foules innombrables assiégeaient les sanctuaires célèbres : Sainte-Catherine-de-Fierbois, le Mont Saint-Michel, Notre-Dame de France et bien d'autres encore. On comptait pour rien les fatigues et les périls des longues étapes en pays infestés de soudards et de brigands.

Enfin, les États généraux, réunis à Chinon, en 1428, reconnaissant officiellement que, seule, l'intervention divine peut procurer le salut de la France, prescrivaient prières et pénitences au nom de la nation elle-même. La France agonise ; mais elle appelle Dieu.

Dieu sauvera la France !

Là-bas, sur les bords de la Meuse, sur quelques arpents de terre restée française, sa voix s'est fait entendre à une pauvre petite paysanne de treize ans. L'enfant, au point de vue intellectuel, n'est ni mieux ni moins bien douée qu'une autre. Elle est pure, obéissante, courageuse. Elle ne sait ni lire ni écrire, mais elle sait prier, et elle prie avec ardeur pour la France.

Voici que ses yeux s'ouvrent aux visions d'En-Haut. Comme autrefois Jacob, elle contemple la cour céleste descendant vers elle. Elle converse avec saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite : « Sois pieuse et bonne, aime Dieu et le prochain », lui disent-ils. Puis, bientôt, ils ajoutent : « Va, fille de Dieu, fille au grand cœur, va en France. Il y a grande pitié dans ce beau royaume et il ne trouvera de secours qu'en toi. Va, va, va, il le faut ! »

En vain, l'enfant objecte son impuissance. L'ordre devient chaque jour plus pressant. En même temps,

les obstacles accumulés par sa famille, par le clergé, en la personne du curé de Vaucouleurs, par l'autorité civile exercée par Baudricourt, s'évanouissent au souffle de Dieu. Ils n'ont servi qu'à confirmer sa mission.

Jeanne a dix-sept ans. On lui remet un équipement de soldat, et Baudricourt, qui représente la France sur cette frontière lorraine, lui tend une épée et lui dit : « Va, va ! et advienne que pourra ! »

Elle entreprend sans hésiter, avec six compagnons seulement, une audacieuse chevauchée à travers les lignes des ennemis, les bandes de pillards, les fleuves débordés. « Ne craignez rien, répète-t-elle à ses compagnons, les Anges nous préparent le chemin. C'est pour le service du Roi du Ciel ! »

Au bout de onze jours, elle est au pied du majestueux domaine royal de Chinon, dont les ponts-levis refusent de s'abaisser devant elle. Elle prie. Et, bientôt, contre toute attente, elle obtient de Charles VII une audience dans laquelle elle le convaincra miraculeusement, en lui communiquant un message divin.

Aux évêques, aux prêtres, aux moines, aux membres du Parlement de Poitiers chargés de l'examiner, elle montre une sagesse surhumaine. On l'interroge sur sa mission : « Je suis envoyée de Dieu, dit-elle, pour bouter les Anglais hors de France et conduire le Dauphin Charles à son noble sacre dans la ville de Reims. » Pour cela, elle demande qu'on lui confie une troupe, si peu nombreuse soit-elle : « Dieu, lui objecte-t-on, n'a pas besoin de soldats pour opérer le miracle du salut de la France. » Elle a cette admirable réponse : « Les soldats batailleront et Dieu donnera la victoire ! »

Elle fait graver sur son écu ces mots qui disent bien ce qu'elle prétend être : « De par le Roi du Ciel. »

Orléans assiégé va succomber. Depuis la défaite,

à Rouvray-Saint-Denis, de l'armée de secours envoyée par Charles VII, l'héroïque cité n'a plus, elle aussi, d'espoir qu'en Dieu. On y prie avec une inlassable persévérance.

Et voici Jeanne levant l'étendard sous ses murailles.

Tout émue, elle adresse à Dunois, qui vient la saluer, ces nobles paroles : « Je vous amène secours plus grand que jamais ne reçut ville assiégée, le secours du Roi du Ciel ! »

Comme preuve de sa mission, elle multiplie les prodiges, elle change la direction des vents, commande la crue des eaux, pénètre les secrets.

Elle conduit heureusement les soldats à l'attaque des postes ennemis. L'action décisive va s'engager. Hélas, Jeanne est grièvement blessée. Les chefs, découragés, veulent battre en retraite. La magnanime jeune fille arrache elle-même le fer de sa blessure, elle ordonne l'assaut, s'élance la première. Elle est suivie : l'heure de Dieu a sonné !

Ces hommes qui, depuis le matin, ont combattu sans résultats, voient tout céder devant eux. Ils raconteront plus tard qu'une force miraculeuse leur faisait escalader murailles et tourelles avec autant de facilité qu'une volée d'oisillons.

Orléans est délivrée, Charles VII, avec les assiégés, proclame que tout s'est fait par œuvre divine et non humaine.

Après Orléans, Jargeau, Beaugency, Meung, enfin Patay ! La France abrite de nouveau la victoire dans les plis de son drapeau, l'étendard de Jeanne, qui porte les noms bénis de Jésus et de Marie.

La marche du sacre commence. Auxerre s'est réservée. Troyes ferme ses portes. Le roi et son conseil ont décidé la retraite. Mais l'Inspirée avertie surnaturellement, promet la reddition de la place

pour le lendemain, et durant la nuit, prépare l'assaut avec une habileté et une intrépidité merveilleuses.

Les habitants, du haut de leurs fiers remparts, l'observent, l'admirent, sont subjugués. Troyes revient à la mère patrie et Jeanne rendre grâces à Dieu dans la cathédrale.

La marche vers Reims se poursuit. Villes et forteresses sommées par l'héroïne, « au nom du Roi du Ciel », d'accueillir Charles VII, se soumettent sans résistance. Le dauphin reçoit l'onction royale suivant la promesse à lui apportée du Ciel par Jeanne.

Et la Pucelle se prosternant devant lui : « Noble roi, dit-elle, maintenant est accomplie la volonté de Dieu qui m'avait commandé de lever le siège d'Orléans et de vous amener en cette cité pour y recevoir le saint sacre qui montre que vous êtes le vrai roi et celui auquel doit appartenir la France. »

Nous n'avons rien à ajouter à ces paroles. Nous n'avons qu'à constater et à remercier Dieu.

La patrie était en danger : Jeanne l'a sauvée ; la France à l'agonie : Jeanne l'a ressuscitée ; le dauphin sans courage, sans résolution, sans espoir : Jeanne en a fait le roi de France. Telle est l'œuvre d'une enfant de dix-sept ans !

Quelques voix perdues ont osé contester le miracle évident de cette épopée unique. Mais nul n'en a fourni une explication adéquate pour l'histoire. Ceux qui essayent ainsi de diminuer l'héroïne nationale peuvent usurper le beau nom de France, ils n'ont ni la pensée, ni la foi, ni l'âme de la Patrie. Et la France se dresse contre eux pour clamer avec un contemporain de la vierge guerrière : « Jeanne d'Arc a ressuscité la Patrie ! Son œuvre libératrice est un miracle, le plus grand que la chrétienté ait vu depuis la Passion, la Mort et la Résurrection du Christ Jésus ! »

II

Ce grand miracle, pourquoi Dieu l'a-t-il accordé à la France, plutôt qu'à tant d'autres nations disparues et qu'une semblable faveur aurait sauvées ? Pourquoi à la France, et à la France seule, ce don prodigieux qu'est Jeanne d'Arc ?

Ce n'est pas seulement pour préserver de la domination de l'Angleterre, qui allait devenir protestante, la Fille aînée de son Église. C'est surtout pour rétablir son règne divin sur la France, et, par elle, sur l'univers entier.

Toutes les nations ont été données au Christ en héritage. Jésus l'a dit : « Je suis Roi. » Roi du Ciel, où il est remonté en vainqueur, mais aussi Roi de la terre, où Il demeure, par la Sainte Eucharistie, dans ce palais mystérieux qui s'appelle un tabernacle.

Jésus-Christ est donc Roi. Consciemment ou à leur insu, librement ou non, tous les peuples relèvent de Lui comme les sujets de leur souverain.

Mais il est un peuple, qui, le premier, a reconnu et proclamé, à la face du ciel et de la terre, cette universelle royauté de l'Homme-Dieu, un peuple qui, le premier, lui a juré sa foi en retour de la victoire implorée.

Ce peuple, c'est nous, c'est la France, cette France aimée déjà du Christ pour le culte rendu à la Vierge Mère sur les autels druidiques.

L'hommage a été agréé, la prière exaucée. Le Christ a fait de la France le plus beau fief de son apanage terrestre. Il en a fait le cœur de la chrétienté, lequel, sublime moteur, doit envoyer, dans tout ce grand corps religieux et social, la sève, la vérité, la vie. Notre nation est le premier héraut de la Royauté de Jésus, « La France, a dit Shakespeare, est le soldat

de Dieu ! » A la France donc de promouvoir, dans le monde entier, le règne du Christ, après l'avoir assuré chez elle.

Au xv^e siècle, notre pays avait oublié et son Divin Roi et sa Mission. Il mourait de cet oubli.

Jeanne paraît. Elle apporte le salut ; mais, pour l'obtenir, il faudra que la France revienne au servage céleste accepté à Tolbiac.

Jeanne chassera donc l'envahisseur, elle reconstituera la nation française. Mais à la condition d'en faire hommage au Christ, son « droiturier Seigneur ».

Elle le sait par révélation. « Le royaume de France n'appartient pas au dauphin, mais à Dieu, à Jésus-Christ, Roi du Ciel ».

Elle écrit aux Anglais « qu'ils n'auront pas le royaume de France, qui est à Jésus-Christ, Fils de sainte Marie. »

Charles VII lui demande un jour quelle récompense elle désire. « Le royaume de France », répond-elle. Et quand les notaires ont dressé l'acte de donation, Jeanne fait solennel hommage de la France au Christ. Puis, au nom du Christ, elle rend la France à Charles, sous cette clause expresse que le roi mortel sera seulement le lieutenant du Roi immortel, et qu'il reconnaîtra tenir, de Lui seul, le royaume en commende.

Quand elle ordonne aux habitants de Troyes d'accueillir le noble roi de France, c'est « au nom du Roi du Ciel. » Elle ajoute, dans la lettre qu'elle leur écrit : « C'est avec l'aide du Roi Jésus que je reconquerrai les bonnes villes du royaume. »

Cette doctrine est, chez elle, non une pure théorie, mais une vérité pratique qu'elle s'efforce de faire rentrer dans les mœurs. Je dis rentrer, car de Clovis à Philippe le Bel la France en a vraiment vécu et en a fait vivre la Chrétienté.

C'est la royauté du Christ qu'elle demande aux prêtres de servir, en étant plus que jamais apôtres, par la prédication de l'Évangile, la dispensation très large des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, la célébration solennelle des fêtes et offices de l'Église.

C'est la royauté du Christ qu'elle proclame devant les foules en les exhortant à observer les commandements de Dieu, à recourir à la prière et surtout à la prière publique, liturgique, à se confesser, à communier souvent.

C'est la royauté du Christ qu'elle propose aux soldats, en les sommant de renoncer aux blasphèmes, aux rapines, aux débauches.

C'est la royauté du Christ qu'elle annonce aux grands, en les adjurant d'oublier leurs querelles, de se réconcilier, de s'unir pour la défense de la Patrie.

C'est la royauté du Christ, à laquelle elle voudrait soumettre le roi lui-même, en le suppliant de faire prier pour les soldats morts pour la France, de pardonner à ses ennemis, de rendre la justice, de se montrer accessible à chacun de ses sujets, afin de leur rappeler le doux et puissant Seigneur dont il n'est que le lieutenant.

Les Juifs, aux heures douloureuses de la Passion, préférèrent ce blasphème : « Nous ne voulons pas qu'Il règne sur nous ! » Beaucoup de ceux qui entouraient Charles VII étaient dans les mêmes sentiments de révolte impie. Ils ne voulaient pas que Dieu se mêlât de nos affaires et mît un frein aux crimes de leur ambition. Ainsi, après les premiers triomphes, on refusa de suivre l'héroïne inspirée, instrument surnaturel de la Providence.

Après maintes défections préliminaires, oubliant que le signal de la victoire fut donné à Orléans par

la jeune fille grièvement blessée, on refuse de lui obéir, quand, atteinte une seconde fois sous les murs de Paris, elle supplie qu'on livre un dernier assaut, promettant alors encore la victoire. Pour toute réponse, on l'emporte malgré elle, loin de la ville.

Désormais, Jeanne n'augmentera plus les conquêtes de la France. Le gouvernement royal n'est plus avec elle.

Que faire ? Se décourager ? Jamais !

Jeanne tentera d'accomplir seule ce qui devait être l'œuvre de tous. Elle lèvera des troupes et conduira contre Philippe de Bourgogne cette merveilleuse campagne de mars-avril-mai 1430, qui eût fait reculer l'ennemi si les ministres du roi, non contents d'abandonner la Pucelle, ne l'eussent encore lâchement trahie, et menée, après la trahison de Soissons, jusqu'au guet-apens de Compiègne.

Enchaînée, Jeanne n'en poursuivra pas moins l'accomplissement de sa mission : faire régner Jésus sur la France, et, par la France, sur le monde. Elle ne peut plus agir, mais elle a gardé deux forces que nul ne lui ravira : la prière et la souffrance. Elle est descendue du Thabor pour gravir les pentes abruptes du Golgotha.

Les rayons lumineux de la Transfiguration ont disparu du front de Jésus en croix. Sur ce gibet, il porte cependant une couronne. Elle est faite d'épines, mais n'en signifie pas moins la royauté.

Ce diadème de douleur, Jeanne l'accepte à son tour, afin d'obtenir à beaucoup d'âmes de se ranger sous le sceptre de Jésus, son Époux divin. C'est pour Lui qu'elle subit les tortures physiques de sa captivité et les tortures morales de ce tribunal, où siège un évêque prévaricateur.

C'est sa foi au Christ qui la soutient quand, privée de ce banquet eucharistique où jadis elle s'agenouil-

lait presque chaque jour, elle ne peut plus, dans la prison de Rouen, que se prosterner devant la porte de la chapelle, dont l'accès lui est interdit comme à une excommuniée.

Le 30 mai 1431, elle consomme son sacrifice. Ses bourreaux lui ont accordé la faveur d'une dernière Communion ; une dernière fois, elle plaide la cause de son pays et de son roi, une dernière fois elle proclame sur le bûcher le nom de Celui pour lequel elle vécut uniquement et pour lequel elle meurt. « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » s'écrie-t-elle devant la foule témoin de son martyre.

Puis sa tête s'incline, et l'on voit, sous la forme d'une colombe, son âme s'envoler vers le ciel.

Le miracle répond à son suprême appel.

Le bûcher, deux fois rallumé, ne peut consumer son cœur. Le bourreau, terrifié, s'enfuit et va se confesser d'avoir fait mourir une sainte. Le secrétaire du roi Henri VI laisse échapper le même aveu : « Nous sommes perdus, car nous avons brûlé une sainte ! »

Un prêtre dit en pleurant : « Je voudrais bien que mon âme fût où je crois qu'est montée celle de Jeanne ! »

L'Église parle à son tour. C'est en son nom qu'a été mené l'infâme procès de Rouen. Elle récuse l'œuvre des juges iniques qui ont prétendu la représenter. Le célèbre procès de 1456 réhabilite la mémoire de l'héroïne et flétrit celle de ses calomniateurs.

A mesure que sont découverts les documents de l'histoire de Jeanne, son caractère et sa mission se précisent et s'affirment. On le voit bien aujourd'hui, celle que l'on a trop souvent prise uniquement pour une guerrière intrépide et une patriote indomptable est plus que cela : c'est une admirable sainte, venue sur la terre pour y rappeler les droits sacrés du Roi des rois : Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Aussi comme l'enfer a fait la division sur le nom du Christ, il s'efforce de la faire sur le nom de Jeanne, de crainte que, vénérée de la France et du monde, sa mémoire n'emporte le triomphe rêvé par elle au-dessus de tous les triomphes : la reconnaissance de la Royauté universelle du Christ Jésus !

Mais Satan et ses adeptes s'agitent vainement. Jeanne, par ses miraculeux exploits et plus encore par ses vertus et ses souffrances, se survit, pour redire à notre Société moderne oublieuse de ses devoirs : « Il faut que Jésus-Christ règne ! » *Oportet Illum regnare !*

Il nous reste à conclure. Serons-nous dociles à la voix de Jeanne ? Qui voudrait y contredire ! Nous avons foi en elle, nous la suivrons.

Le Christ régnera sur nos personnes, sur nos volontés, sur nos actes, sur toute notre vie.

Le Christ régnera sur nos familles. Il aura la première place à notre foyer. Nous puiserons dans son Cœur l'amour pour nos proches, le dévouement pour nos frères.

Le Christ régnera sur notre société. Que d'injustices, que d'anomalies, que d'erreurs, que d'égoïsmes remplacent le code du droit et de la charité ! Nous entreprendrons courageusement les études, les travaux, les œuvres nécessaires pour la régénération de notre patrie. Oui, le Christ régnera sur la France !

Qu'ai-je dit ? Hélas ! à l'époque douloureuse que nous traversons, la France n'a-t-elle pas clamé de rechef contre le Christ, le blasphème des Juifs : « Nous ne voulons pas qu'Il règne sur nous ! » Notre pays s'est officiellement séparé de son Église, il a banni son image des prétoires, des salles municipales, des écoles, des places publiques. Il a prononcé l'ostracisme contre ceux qui le représentent : prêtres, moines, religieuses. Plus encore, il proscrit jusqu'au nom de

Dieu : il l'efface de ses méthodes d'enseignement, de son histoire, de sa littérature ; il le gratte sur ses écussons et le martèle jusque sur sa monnaie.

O France, France, vers quels abîmes t'entraînerait la horde sectaire qui prétend te guider dans la voie du progrès ! France de Clovis, de Charles Martel, de Charlemagne, de saint Louis, de Jeanne, tu naquis sur un champ de bataille, d'un hommage au Christ, et tu ressuscitas à Patay, sous la blanche bannière où brillaient les noms de Jésus et de Marie. O France, souviens-toi ! Rends au Christ sa place légitime dans ta constitution et dans tes lois. Rends-Lui le sceptre. Il est le vrai Roi de la France, jamais Il n'abdiquera ses droits.

Ces droits, Il te les a rappelés par Jeanne d'Arc au xv^e siècle. Au xvii^e, Il les a revendiqués encore par une autre vierge, une vierge du cloître.

Et parce que, dans ce gigantesque organisme qu'est la chrétienté, tu es, ô France, le cœur..., le Christ t'a révélé, t'a donné son Cœur pour revivifier le tien, afin que tu puisses transmettre à tous et toujours, ces flots de lumière et d'amour dont le monde a besoin pour ne pas mourir ! Il t'a demandé de graver ce Cœur divin sur ton drapeau. Jeanne, avec sa bannière, a bouté hors l'Anglais ; l'oriflamme du Sacré Cœur rendra la France aux Français. Le Christ l'a dit : « Je régnerai malgré mes ennemis. »

Déjà le peuple a fait acte de foi. Montmartre est là, nous parlant d'espérances. O France, achève : renouvelle ta consécration au Christ-Roi. Réalise ainsi le vœu de Jeanne, de ton enfant martyr ; Jeanne a tout sacrifié pour toi : sa famille, ses espoirs, sa vie. Et toi tu l'as laissée monter sur un bûcher ! Les flammes qui consumaient le virginal holocauste traçaient, miracle suprême ! aux yeux de la foule attendrie, le nom de Jésus. Comprends enfin, ô

France ! Jeanne te demande une seule chose pour prix de son immolation : la reconnaissance de la royauté du Christ. Répète donc ce cri des aïeux : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » Ajoute celui de Jeanne : « Il faut qu'Il règne ! » Alors le Christ replacera sur ton front la couronne de tes anciennes splendeurs. Et, d'un bout de l'univers à l'autre, retentira de nouveau l'antique acclamation que tes ennemis croyaient avoir étouffée pour toujours : « Vive la France, Fille du Christ et reine du monde ! »

CHAPITRE VII

Sainte Jeanne d'Arc et le Règne de Jésus

Rex sum ego.

Je suis Roi.

(S. JEAN, XVIII, 37.)

Seule, le soir d'une belle journée de mai, Jeanne prie devant le Tabernacle dans la collégiale de Saint-Ours, à Loches ; elle contemple l'Hostie Sainte, et, des larmes d'amour plein les yeux, adorant ce Dieu anéanti pour nous, elle s'écrie : « O Jésus, vous êtes le Roi divin de ma France ! Gouvernez-la ! »

Que Jésus-Christ règne sur notre patrie, voilà en effet la synthèse de ses pensées, de ses désirs, de sa vie tout entière.

Jeanne se revoit alors toute petite enfant dans l'église de Domremy. C'est la fête du saint Patron. Un prêtre raconte en chaire Tolbiac, le baptême de Clovis, la Sainte-Ampoule, saint Remi disant au roi émerveillé : « Toutes ces splendeurs de la terre ne sont que la porte du Ciel ! » Et, dans le cœur de la Vierge libératrice, plus ardent, ce désir s'enflamme : que la France — la France vaincue du xv^e siècle —

redevienne la France du Christ, pour redevenir la France victorieuse !

Puis, Jeanne repasse en esprit sa première vision, où saint Michel et ses saintes conseillères lui ont dépeint les grandeurs de notre pays au temps du pouvoir chrétien :

— Charlemagne fondant le domaine du Pape, et couronné par le Pape empereur d'Occident ; — saint Louis obéissant à l'Église et marchant à la conquête des Lieux Saints, portant en retour la gloire de la couronne de France à toute son apogée.

Jeanne veut que sa patrie revive ces belles pages de l'histoire.

Il y a quelques mois — comment l'aurait-elle oublié ? — elle était à Vaucouleurs, avec sa pauvre robe rouge lorraine, chez le charron Le Royer, méconnue, méprisée. Elle ne cherchait pas de détours pour exprimer sa pensée : « Le royaume de France, déclarait-elle, n'est pas au dauphin, il est à mon Seigneur ! — Et quel est ton Seigneur ? — C'est Dieu, le Roi du ciel, Jésus-Christ. »

Elle a été fidèle à son Seigneur : Il l'a conduite à travers tous les obstacles de la science, de la prudence comme de la malice des hommes. Par lui, elle a délivré miraculeusement Orléans comme preuve de sa mission. Et elle est là devant ce Tabernacle, priant et répétant : « Qu'il règne donc enfin ! » Qui ? Le dauphin qu'abrite le château de Loches ? Non pas ; il n'est que le sergent de Dieu. Le souverain qu'elle appelle, c'est Jésus-Christ. Par lui règnent les rois, par lui, par lui seul, la France est grande. A cette heure de nuit, elle s'arme de force dans la prière. Demain sera un jour mémorable.

Le lendemain, en effet, elle fera entendre à Charles VII, devant Dunois, d'Harcourt, de Trèves et Gérard Machet, la voix du Ciel, l'appel qui retentit

à ses oreilles : « Va, fille de Dieu, va, va, va ! Dieu te sera en aide ! »

Charles VII, éclairé par la délivrance d'Orléans, vient de toucher le divin : il est convaincu par les accents de Jeanne.

C'est à Loches qu'eut lieu le grand acte relaté par le *Breviarium historiale* :

« Un jour, la Pucelle demanda au roi de lui faire un présent. La requête fut agréée. Elle le pria alors de lui offrir en propre le royaume de France. Le prince étonné, après quelques hésitations, le lui accorda cependant, et la jeune fille l'accepta. Elle voulut même que l'acte en fût solennellement dressé et lu par les quatre secrétaires du roi. La charte rédigée et récitée à haute voix, le monarque resta un peu ébahi lorsque la jeune fille, le montrant, dit à l'assistance : « Voilà le plus pauvre chevalier de son royaume. »

» Et, après un peu de temps, en présence des mêmes notaires, disposant en maîtresse du royaume de France, elle le remit entre les mains du Tout-Puisant. Puis, au bout de quelques autres moments, agissant au nom de Dieu, elle investit le roi Charles du royaume de France : et, de tout cela, elle voulut qu'un acte solennel fût dressé par écrit. »

La récompense de Charles VII pour la remise à Jésus-Christ de son royaume, ce sera la campagne de la Loire, Patay, le Sacre.

Jeanne, à la lumière d'En-Haut, voit par avance ces choses.

Heureusement, les douleurs de l'avenir lui sont cachées : l'abandon des voies divines par le roi ; le même souverain se livrant à la débauche ; Agnès Sorel ; la triste mort de Charles VII, consolée toute-fois par le repentir. Elle-même aura été par avance la victime de réparation, l'instrument divin de la réconcilia-

tion du Roi avec Dieu, et du relèvement de la Patrie.

En parcourant la suite de l'histoire, nous voyons de même à travers les siècles, la fortune de la France modelée sur sa fidélité à servir l'Église.

La résistance au protestantisme lui procure les gloires du grand siècle.

Les profanations révolutionnaires sont punies par les tueries de Français par des Français.

Le Concordat, le couronnement de 1804, reçoivent comme récompense l'épopée napoléonienne.

Plus près de nous, au xix^e siècle, la France grandit, dans la mesure de la protection de Rome et du Pape.

Au début du xx^e siècle, d'une part, la France gouvernementale est éloignée systématiquement de l'Église, tandis qu'au contraire, la France libre se rattachait à elle.

Et notre grande Héroïne, qui s'est immolée pour faire régner Jésus sur la France, devient le porte-étendard des vaillants du Christ.

Aussi, le 20 avril 1909, sous le regard bienveillant de Jeanne, Pie X, abreuvé de douleur cependant par notre patrie, donnait, dans la basilique de Saint-Pierre, le baiser de réconciliation au drapeau français.

J'étais là, tout vibrant d'émotion. Un long frémissement parcourut la foule recueillie, puis les applaudissements éclatèrent.

Et aujourd'hui Benoît XV, en proclamant la gloire de Jeanne d'Arc, regrette de n'être Français que de cœur.

Si nous voulons qu'après le triomphe guerrier qui vient d'auréoler la France, notre patrie goûte les délices d'une paix heureuse et définitive, rendons-lui le Christ, et disons, avec sainte Jeanne d'Arc : « Le roi de France, c'est Jésus ! »

Les trois couleurs de notre drapeau que l'impiété

voudrait jeter au fumier, le Christ, par son vicaire, les a embrassées. De quel côté voulez-vous être ?

Le Sacré Cœur de Jésus veut régner : faites-le régner en vous mêmes par la foi, l'espérance, et la charité, afin d'arriver ensuite à le faire régner sur la France redevenue glorieuse, comme aux plus beaux siècles de son histoire !

CHAPITRE VIII

Sainte Jeanne d'Arc et la Vierge Marie

« Vous ne conserverez point
« le Royaume de France qui
« est à Dieu, le Roi du Ciel, fils
« de sainte Marie. »

(JEANNE d'ARC, dans sa lettre
aux Anglais.)

Quand le roi Clovis, le premier chef de la France catholique, instruit par saint Remy et saint Vaast, eût entendu, des lèvres de sainte Clotilde son épouse, le récit de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il s'arrêta stupéfait par la tragédie finale du Golgotha et se représenta dans une pensée émue cette croix dressée pour un roi plus grand que lui, mais humilié et torturé à cause de lui, pécheur, et de ses frères tous les pécheurs du monde. Il contempla encore auprès du gibet Jean, l'apôtre désarmé et surtout cette pauvre mère éplorée, fille de toute une lignée de rois, impuissante, malgré la noblesse de sa race et sa royauté céleste, à soulager son fils agonisant. Enfin l'attention du roi franc se porta sur les bour-

reaux Juifs et la cohorte romaine chargée d'exécuter l'inique sentence.

Clovis, sentant alors s'éveiller en lui sa vocation royale et celle de son peuple, comprit qu'un lien étroit l'unissait désormais à cette admirable femme, qui, au milieu de ses souffrances, l'avait adopté lui aussi. Au fond de son cœur résonna la voix de Jésus qui disait à Marie : « Voilà ton fils » et qui lui disait, à lui, « Voilà ta Mère ! » Il tira à demi de son fourreau son épée victorieuse et murmura : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! »

Mais désormais son peuple sera là pour empêcher les descendants des Judas, des Hérode, des Pilate, des Anne, des Caïphe, de la meute juive et de ses complices pour les empêcher, dis-je, de renouveler aussi souvent qu'ils le voudraient le drame du Calvaire.

Marie pourra compter sur la France comme soldat et défenseur de son Fils Jésus, présent dans son Église jusqu'à la fin des âges.

Par un juste retour, la France pourra compter sur Marie. Puisque son divin Fils a choisi cette nation comme fille privilégiée et comme terrestre mandataire, elle aussi, sa Mère, la choisit. Elle l'aime, elle la garde et la protège dans sa foi et dans son existence. Ce fait apparaîtra si vrai à travers toutes les pages de notre histoire que l'on dira : *Regnum Galliæ, Regnum Mariæ!* « Le royaume de France est le royaume de Marie ! »

Donc, Marie veille sur la France. Et si, à l'heure présente, le culte de la Très Sainte Vierge se développe et grandit parmi nous, si des sanctuaires s'ajoutent de toutes parts aux cathédrales élevées en son honneur, aux antiques églises, témoins séculaires de ses bienfaits, c'est que la France appelle Marie à son secours.

Pour augmenter votre patriotique confiance dans cette prière mariale, je voudrais parmi tous les exemples de l'intervention de Marie dans notre histoire, choisir le plus célèbre : vous montrer la Vierge-Mère préparant cette enfant incomparable qui a nom sainte Jeanne d'Arc, puis l'aidant dans l'accomplissement même de sa mission ; et vous faire comprendre ainsi que Jeanne était bien pénétrée des divins vouloirs, quand, s'opposant aux prétentions des ennemis de la France, elle s'autorisait, pour accomplir son mandat, non seulement du nom de Jésus, mais de celui de Marie, en disant aux Anglais : « Vous ne conserverez point le royaume de France, qui est à Dieu le Roi du Ciel, fils de Sainte Marie. »

I

La Très Sainte Vierge a préparé la mission de Jeanne d'Arc.

Au début du xv^e siècle la France était malheureuse, plus malheureuse qu'elle n'avait jamais été et peut-être qu'elle ne le sera jamais : écrasée par l'envahisseur elle n'oubliait pas ses origines.

La France, sans espoir humain, priait Marie, sa divine espérance. De toutes parts, les hommes et les femmes se tournaient vers ses sanctuaires, tant vers les célèbres cathédrales, que vers d'humbles chapelles, centres de la dévotion de quelques hameaux.

Or en ces temps là, le 6 janvier 1412, en la fête de l'Épiphanie, en l'anniversaire du jour où Marie manifesta pour la première fois son divin Fils Jésus aux Mages, représentants des nations de l'univers, Notre-

Dame montra à la France une enfant miraculeuse qu'on nomma Jeanne d'Arc.

La Vierge Immaculée veille sur le berceau de celle qu'on appellera, elle aussi, la vierge ou la Pucelle.

Elle a confié sa garde aux anges du Ciel et à cet ange de la terre, qu'est une mère vraiment chrétienne ; Isabelle Romée, en même temps que le *Pater* et le *Credo*, apprendra à son enfant l'*Ave Maria*. Même durant ses récréations, la petite fille pensera à Marie, et, dans ses ébats sous le Beau-May, elle lui tressera des couronnes. Cependant, Jeanne a douze ans et demi, le Ciel lui a parlé. Saint Michel lui a raconté les malheurs de la France et lui a demandé de prier : « Sois bonne et pieuse », lui a-t-il dit, et, tout naturellement, l'enfant adresse à Notre-Dame sa patriotique prière. Sainte Catherine et sainte Marguerite, lui parlent chaque jour ; devant leurs statues elle brûle des cierges « en l'honneur de Notre-Dame », dit-elle.

La Très Sainte Vierge a une chapelle à Bermont, non loin de Domremy, où les paysans des lieux environnants viennent volontiers en pèlerinage. Le samedi, quand les travaux ont cessé, des cortèges de pieuses femmes s'acheminent vers Notre-Dame de Bermont ; Jeanne y prend sa place chaque semaine, elle y porte des fleurs, elle y brûle des cierges. Ses parents lui ont offert un anneau ; elle demande qu'on y inscrive les noms de Jésus et de Marie ; puis, nous dit-elle, elle regardera souvent cette bague afin de se souvenir plus fréquemment du double amour de son cœur.

Mais les voix pressent Jeanne de quitter sa famille et son pays pour aller sauver la France. Plus approche l'heure de l'immolation et plus sa prière devient intense et fréquente.

Elle a quitté Domremy ; la voilà à sa première

étape ; à Vaucouleurs, chaque matin, elle gravit la colline sur laquelle s'élève la chapelle.

Et quand elle s'est nourrie du pain eucharistique, elle descend dans la crypte, s'agenouille devant la statue de Notre-Dame des Voûtes, prie longuement, pleure, offre ses souffrances.

Cependant, Robert de Baudricourt lui a confié une épée.

« Va, dit-il, et advienne que pourra ! » Elle est partie, bravant tous les obstacles...

Elle est partie... Donc, le deuil est au foyer. Jacques d'Arc et Isabelle Romée dévorent leur chagrin et peut-être leur honte. Leur douleur est immense. Isabelle ne peut la supporter davantage.

La mère en détresse se tourne vers Marie, la Mère des Douleurs !

Puisque la France tout entière s'ébranle pour aller vers Marie, elle aussi se met en route, et, des bords de la Meuse, courageusement, se dirige vers le sanctuaire où les rois de France coudoient les derniers de leurs sujets, vers la cathédrale de Notre-Dame du Puy-en-Velay.

Qu'importent les distances, les fatigues et les obstacles ! Elle a tant de choses, cette pauvre mère, à confier à Marie !

Il ne lui restait plus qu'une fille, la douceur de son foyer, son trésor, la voilà partie, vers les armées, disant : « Le Ciel m'appelle ! »

« Et tout d'abord, ô Marie, le ciel appelle-t-il mon enfant ? Quel besoin le Tout-Puissant, a-t-il de la faiblesse de cette jeune fille ? Oh ! montrez si cet appel vient de Dieu votre Fils. Faites éclater la vérité ! ...

« Et si Dieu l'appelle vraiment, donnez à mon noant la vertu, la sagesse, la science, la force au

milieu des dangers qui, de toutes parts, vont l'entourer ! »

Ainsi prie en pleurant Isabelle Romée, perdue inconnue dans cette foule, mais pleine d'une confiance sans limite.

Marie, en effet, a entendu ; elle a exaucé la prière sortie de ce cœur maternel. Voici que deux chevaliers, mêlés à la foule des pèlerins, se trouvent en face de la paysanne de Domremy.

Tout aussitôt, Isabelle les reconnaît : c'est Bertrand de Poulengy et Jean de Metz, ce sont eux qui lui ont ravi sa Jeannette pour la mener au roi de France : « Chevaliers, qu'avez-vous fait de mon enfant ? — Votre fille, heureuse mère, les anges de Dieu eux-mêmes l'ont conduite à Chinon. Entendant ses révélations le roi a compris qu'elle venait de Dieu. Sa majesté royale s'est inclinée. Convaincu, il a demandé aux évêques et au parlement de confirmer sa décision. Jeanne est entourée d'honneurs et de prévenances ; demain elle sera à la tête des armées. »

L'heureuse mère n'en croyait point ses oreilles ; pourtant tout cela était bien vrai. De son cœur sortit alors un *Magnificat* d'actions de grâces. Mais elle trembla de nouveau : « Ma fille au milieu des soldats, que de dangers elle va courir et pour son âme et pour son corps ! »

Avec les chevaliers, un moine Augustin est venu prier la Vierge du Puy.

Son nom est Frère Jean Pâquerel. Il a tout vu, tout entendu. Il a un cœur de Français et d'apôtre : « Me voici, dit-il à la pauvre mère, je serai le confesseur et l'aumônier de votre fille. — Merci, ô Marie, murmura Isabelle, je suis rassurée pour l'âme de mon enfant, mais qui la préservera des coups furieux de ses ennemis ? »

Il me semble qu'à ce moment un miracle dut se produire en faveur de la vaillante mère. A travers les distances, Marie lui montra l'épée de la sainte croisade qui reposait, cachée derrière l'autel de Sainte-Catherine-de-Fierbois, en attendant sa fille. Puis, dans une révélation lumineuse, Isabelle vit Jeanne chevauchant. Elle brandissait à la tête des bataillons français victorieux, la flamboyante épée du miracle.

La mère sécha ses pleurs, sainte Marie, Mère de Jésus, roi du Ciel, l'avait donc choisie pour l'aider à préparer, sous sa direction et sous son égide, l'incomparable Libératrice de la France.

II

La Très Sainte Vierge Marie aide Jeanne d'Arc dans l'accomplissement de sa mission.

Jeanne a cru aux paroles de l'archange saint Michel et des Saintes et comme ses voix le lui avaient promis, elle a été officiellement reconnue investie par Dieu d'une mission libératrice.

Elle annonce cette mission aux Anglais dans la phrase inspirée déjà citée : « Vous ne conserverez point le royaume de France, qui est à Dieu, le roi du Ciel, Fils de Sainte Marie. »

Elle vient reprendre la France à l'envahisseur pour la rendre à Jésus fils de Marie, car de Jésus et Marie seuls elle tient sa puissance ; par eux seuls elle agit : la France, l'Angleterre, le monde entier, doivent le savoir.

Voilà pourquoi elle reçoit révélation de l'étendard qu'elle doit porter.

Les nobles et les guerriers de France ont levé l'étendard de leur baronnie, de leur comté, de

leur majesté royale ; elle lèvera l'étendard elle aussi — la pauvre paysanne, mais en même temps l'Inspirée — elle lèvera l'étendard de Jésus, fils de sainte Marie.

C'est pourquoi les anges lui ont montré sur un fond blanc fleurdelisé d'or, le portrait du Roi du Ciel, tenant en ses mains le monde et un sceptre : il est adoré par les anges ; c'est Lui, et Lui seulement le Libérateur. Toutefois, Il n'agira pas seul. Au revers de cette bannière sera figurée la scène de l'Annonciation. Quand Jésus a voulu sauver le monde, Il s'est incarné au sein d'une Vierge. Quand Il a appelé la France, Il a amené Clovis des bords du Rhin vers ces pays de Gaule, où les druides avaient élevé des autels à la Vierge qui devait enfanter.

Aujourd'hui, puisqu'Il veut ressusciter la France, Il ne se présentera pas à elle sans sa Mère !

C'est à Blois qu'eut lieu le premier contact entre l'armée de France et Jeanne arborant l'étendard, sur lequel se lisent ces deux mots qui résument tout : Jésus et Marie.

Les soudards qui consentent à risquer une fois encore le sort des batailles et attendent, dans cette ville, un chef, ne comprennent rien au miracle ; ils ne savent pas lire les mots sacrés de l'étendard libérateur ; ils ignorent qu'ils doivent tout d'abord, par Jésus, par Marie, se libérer de leurs péchés et de leurs crimes, causes des défaites nationales.

Alors Jeanne replie pour trois jours l'oriflamme de guerre dont l'armée est indigne, et, à sa place, les soldats peuvent contempler, sur une bannière plantée au milieu de la place publique de Blois, ce que leurs crimes ont fait de Jésus et de Marie. La scène même qui frappa si vivement Clovis catéchumène ; le crucifiement, une victime divine sacrifiée

sur la croix, une Vierge-Mère agonisant pour nos péchés et l'apôtre Jean représentant les vrais fidèles à ses côtés. Puis, devant cette bannière, Jeanne avec des prêtres et des religieux, prie et chante les louanges de la Vierge Marie.

« Pas un ne viendra au combat, fait-elle proclamer par ses hérauts, qui ne soit purifié par les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. »

Et, miracle plus grand à mon sens que les victoires militaires, l'armée se convertit, se confesse et se nourrit de la Sainte Eucharistie.

Ensuite les soldats se mettent en route pour Orléans, au chant du *Veni Creator* et du *Magnificat*. Au-dessus de leurs rangs l'étendard de Jésus et de Marie peut enfin resplendir.

Demain dans Orléans, vous verrez Jeanne d'Arc s'agenouiller tour à tour dans l'église de Sainte-Croix, puis dans celle de Saint-Paul, devant l'autel de Notre-Dame des Miracles.

Alors, coup sur coup, rapide comme la foudre, l'enfant du miracle fond sur l'ennemi.

Le 7 mai, au jour de la Vierge, un samedi, la victoire est complète : le siège d'Orléans est levé !

A partir de ce moment, l'armée française continuera sa marche triomphante, mais en même temps ses prières et ses supplications pour la France. Chaque soir, près des campements, la cloche des églises retentit ; avec leurs aumôniers les soldats s'assemblent devant le Tabernacle, la prière de Jeanne commence toujours par une antienne à la Très Sainte Vierge.

Les miraculeuses conquêtes de cette armée dureront aussi longtemps que le voudra la France. A Reims, au jour du sacre, aux côtés du roi ressuscité par l'onction sainte, se dresse l'étendard de Jésus

et de Marie. Il avait été à la peine : c'est justice qu'il soit à l'honneur.

Au 8 septembre, en la fête de la Nativité, l'héroïque guerrière livra l'assaut qui devait rendre à la France Paris, sa capitale ; mais le roi refusa de la suivre. Jeanne, abandonnée par les généraux, les ministres et le souverain, entra dans la basilique royale de Saint-Denis, y offrit en ex-voto, aux pieds de la statue de Marie, son blanc harnois, désormais inutile, puisque Charles VII et ses ministres ne consentaient plus à mettre en œuvre l'être miraculeux député par le Ciel à la France. Le témoignage de Marie sera fidèle à Jeanne dans cette seconde période de sa vie guerrière. Au moment où l'héroïne lèvera sa bannière malgré le roi et la cour, à Lagny, en mars 1430, la Sainte Vierge, honorée en cette ville sous le titre de Notre-Dame des Ardents, montrera qu'elle ne l'a pas abandonnée en ressuscitant l'enfant mort sans baptême que Jeanne, priant et pleurant, vient placer devant sa statue (1).

Pour ramener des jours meilleurs, que ses voix lui prédisent afin de la soutenir au milieu des souffrances cruelles, il ne reste plus à la Libératrice trahie, prisonnière, hypocritement jugée, injuste-

(1) Il est bon de rappeler ici le passage suivant du discours prononcé par S. S. Benoît XV le 6 avril 1919, lors de la lecture du décret relatif aux miracles de Jeanne d'Arc : « Recueillons avant tout la fleur de la gratitude envers Dieu et envers l'auguste Vierge, car nous devons reconnaître que c'est à Dieu seul que nous sommes redevables des deux miracles attribués à la Bienheureuse Jeanne d'Arc, et dont l'authenticité a été aujourd'hui proclamée. Et si, dans tous les prodiges il convient de reconnaître la médiation de Marie par laquelle, selon le Vouloir divin, nous arrive toute grâce et tout bienfait, on ne saurait nier que dans un des miracles précités, cette médiation de la Très Sainte Vierge s'est manifestée d'une manière tout à fait spéciale »

ment condamnée, qu'à lancer vers Jésus et Marie qui l'ont envoyée, un dernier appel pour sa patrie.

L'héroïne enchaînée s'adresse à Notre-Dame pour obtenir les révélations divines qui la soutiennent dans ses malheurs.

Enfin, au jour suprême de son martyre, après avoir invoqué Marie, Jeanne s'écrie ; Jésus ! Jésus ! Jésus ! et meurt soutenue jusqu'au bout par le Christ et sa Sainte Mère.....

Jeanne est aujourd'hui proclamée Sainte.

Des hauteurs du ciel, Notre-Dame du Paradis la montre une seconde fois à la France, comme la Libératrice.

En effet, et cette remarque me servira de conclusion, la France aujourd'hui encore est envahie et menacée de mort et je redoute plus les envahisseurs du xx^e siècle que ceux du xv^e.

Ceux du xv^e siècle arrachaient le pays à ses traditions, à son histoire, à sa vie nationale, mais ils lui laissaient un germe de résurrection : sa foi au Christ !

Ceux du xx^e siècle veulent détruire notre patrimoine tout entier : nous arracher le Christ qui aime les Francs et paganiser l'âme française.

Ils ont poussé en masse les petits enfants dans leurs écoles sans Dieu, fermant celles qui leur donnaient l'enseignement religieux.

Ils refusent aux prêtres la juste rétribution dont ils ont besoin pour soutenir leur vie ; ils ont confisqué les biens des églises et ceux de nos morts.

Ils ont retiré le Christ de leurs prétoires comme de leurs écoles, et ils n'ont plus permis aux prêtres d'approcher du chevet des mourants dans leurs hopitaux laïcisés.

En un mot, Satan a déchaîné les démons des enfers et ceux de la terre ; ils ont envahi notre patrie et

prétendent aujourd'hui achever leur conquête impie.

Mais Marie n'a pas abandonné la France. Pour parler aux Français, elle est descendue du Ciel.

A Paris, elle leur a offert la protection de sa médaille miraculeuse.

Sur le sommet des montagnes de la Salette, elle est venue leur rappeler leurs devoirs envers Dieu.

A Lourdes, elle a donné d'une façon permanente, avec la leçon de la pénitence qui transforme l'âme, l'argument du miracle qui montre la religion catholique comme la seule vraie.

A Pontmain, elle a parlé d'espérance.

En un mot, par tout le territoire, son nom invoqué et entouré de gloire nous assure que dans la lutte contre l'enfer, la France, grâce à elle, ne sera pas vaincue.

En augmentant chaque jour votre dévotion à la Reine du Ciel, vous donnerez un gage de plus de la protection de Marie sur notre patrie.

Nous pouvons répéter avec une assurance infaillible aux ennemis du Christ, aux envahisseurs impies de la France du xx^e siècle cette parole de Jeanne d'Arc :

« Vous ne conserverez point le royaume de France, qui est à Dieu, le Roi du Ciel, Fils de Sainte Marie ! »

Non, ils n'auront pas nos âmes ; les âmes de cette génération, Marie les gardera comme celles de nos devanciers, des dangers présents et des pièges de Satan ; elle leur donnera, par Jeanne d'Arc, la victoire définitive et les introduira un jour avec elle dans le royaume du Paradis.

CHAPITRE IX

Sainte Jeanne d'Arc et les Anges du Ciel

Deus, qui miro ordine Angelorum ministeria hominumque dispensas. .

Dieu, qui, dans un ordre admirable, distribuez les fonctions aux Anges et aux hommes....

(De l'oraison de S. Michel Archange.)

Dieu est le roi suprême des Anges comme Il est le maître absolu des hommes. Il veut unir à son service les uns et les autres, et tantôt Il envoie ses anges exciter les sentiments généreux des hommes, tantôt Il leur confie le soin de faire monter vers Lui l'encens des prières humaines.

Quand la France allait périr au commencement du xv^e siècle, Dieu fit appel pour la sauver au chef des milices célestes ; mais, suprême honneur de notre race, Il voulut mettre près de lui une créature humaine du sang de France ; toutefois, Il la choisit petite et faible pour qu'elle ne diminuât en rien le miracle céleste de notre salut. L'archange, par ce

fragile instrument, accomplit de si grandes merveilles que l'histoire des premières années du xv^e siècle inscrit ce miracle en tête des fastes historiques de la nation française.

C'est précisément ce drame incomparable de Dieu sauvant la France par saint Michel et Jeanne d'Arc que je voudrais narrer brièvement, avec l'aide de mon Ange gardien.

Saint Michel envoyé à une pauvre petite fille de France, lui apportant la triple auréole de la virginité, de l'héroïsme et du martyre, sauvant par elle la nation et nous laissant tout ensemble des exemples admirables et une protectrice de plus au Ciel..., voilà ce que je voudrais rappeler bien simplement, afin que désormais nous bénissions et adorions avec un élan plus grand encore, le Dieu qui, dans un ordre incomparable, distribue les fonctions aux Anges et aux hommes.

I

Puisque Dieu avait décidé d'associer une créature humaine à un ministère angélique, n'était-il point juste et bon qu'Il lui demandât de se faire la sœur des Anges en embrassant l'état de virginité ? Tel fut le premier message apporté par saint Michel à la créature privilégiée.

Il y avait, en un petit village des bords de la Meuse nommé Domremy, une enfant de douze ans et demi, très pure et très sage. Fille de paysans chrétiens et travailleurs, elle avait été élevée par eux dans l'amour de la religion et du labour des champs. Baptisée dès sa naissance par le prêtre Jean Minet, elle avait fait sa première communion et avait été confirmée dans un âge tendre. Depuis ce temps, fidèle aux commu-

nions de la persévérance, elle avait fait ses débuts dans les travaux les plus faciles de la maison et des champs ; elle était le modèle des enfants du village.

Un jour d'été, Jeannette — c'était ainsi qu'on l'appelait à Domremy — se trouvait dans le jardin de son père, dont la maison touchait à l'église. Sans doute, elle venait se recueillir pour la récitation de l'*Angelus* de midi. Tout à coup, au-dessus du sanctuaire, une grande clarté l'éblouit, tandis qu'une voix l'appelle : « Jeannette, Jeannette ! » L'enfant regarde : au milieu de la clarté, elle distingue un personnage aux traits majestueux, entouré d'une multitude d'anges, et la voix reprend : « Sois bonne et pieuse. Aime Dieu et fréquente l'église ! » Point d'autres paroles pour cette fois ; mais le message continue silencieux ; la grâce divine pénètre en secret le cœur de Jeanne ; elle comprend et se laissant tomber sur les genoux, dans le jardin de son père, elle fait sans hésiter le vœu de virginité perpétuelle.

Et Jeanne a fait vœu, vœu pour toujours.

Le vœu perpétuel est bien une infranchissable barrière entre le monde et l'âme qui, volontairement, renonce aux joies de la famille pour se mettre sans retour au service de Dieu et du prochain.

Des lois athées ont introduit un délit dans cet acte généreux ; malheur à la nation qui rejette de son sein les âmes vouées à Dieu ; elle tarit en elle la source des plus admirables dévouements !

Ce que saint Michel obtint de Jeanne après son vœu est un mémorable exemple des sublimes immolations d'une vierge.

L'Archange revint en effet, et il visita souvent l'enfant de Domremy.

S'associant deux saintes martyres, Catherine et Marguerite, il lui donna une formation céleste et

l'amena a un degré de vertu tout à fait supérieur qui faisait dire à Guillaume Fronte, son curé : « Jeanne est une bonne chrétienne ; je n'en ai jamais vue de meilleure, et elle n'a pas sa pareille dans toute la paroisse. »

Puis, les défaites de la France devenant chaque jour plus cruelles, saint Michel lui révéla enfin sa miraculeuse vocation : « Fille de Dieu, va en France, va guerroyer et chasser l'étranger ! Pars, il le faut ! » L'Archange parlait à une jeune fille qui pouvait avoir seize ans et c'est une vraie réponse de jeune fille qu'il reçut ! Jeanne sanglote et levant ses bras désarmés : « Je ne sais manier ni la lance, ni l'épée ; je ne connais ni A, ni B ! Je ne puis donc ni monter à cheval ni conduire des armées. »

Voilà certes un langage bien humain, une parole toute féminine.

Mais la jeune fille était en même temps une vierge vouée au Seigneur, et l'Archange savait combien un cœur virginal incline à vibrer à l'unisson du Cœur divin.

Dans une vision terrible, il montra à l'enfant « la grande pitié qui était au royaume de France ». Sous son regard épouvanté, il fit passer toutes les horreurs de la guerre, et le tendre cœur de Jeanne, devant ces flots de larmes et de sang, comprit alors que Dieu lui demandait de se dévouer pour guérir en son nom tant d'infortunes. L'Archange répétait, en effet : « Il n'y a de salut qu'en toi. » Sous l'action de la grâce, le cœur de Jeanne s'agrandit, à l'image de celui de Marie au pied de la Croix. La Mère de Dieu accepta au Golgotha de devenir la mère des hommes, en même temps que la Reine des Martyrs. Jeanne accéda aux sollicitations de l'Archange et devint alors par une généreuse adoption, la mère

de son pays par le labeur et la souffrance ; elle accepta de mourir s'il le fallait pour lui rendre la vie.

Cet élan surnaturel l'arracha à tout ce qu'elle aimait, village, amis, parents. En vain son père, averti par des songes mystérieux, la fait-il surveiller avec rigueur. Le vouloir divin l'emporte sur toutes les volontés de la terre. « Aurais-je eu cent pères et cent mères, aurais-je été fille de roi que je serais partie quand même, parce que telle était la volonté de Dieu ! »

Elle partit donc. Traitée d'insensée par Robert de Baudricourt, le représentant officiel du roi sur ces bords de la Meuse, Jeanne persiste néanmoins dans sa demande d'être conduite à Charles VII. La jeune vierge ayant sur les lèvres les paroles de Dieu et la puissance de prophétie se fit admettre bientôt par celui-là même qui l'avait tournée en dérision. Le vieux capitaine lui offre une épée et s'écrie : « Va, et advienne que pourra ! »

Voyez-la chevauchant à travers les régions inondées et les pays occupés par les troupes ennemies. C'est notre espoir qui s'avance : il est renfermé dans le cœur d'une humble fille de dix-sept ans, espoir dérisoire pour le monde. Que peut cette faible enfant ? Levons les yeux, vers les régions de la foi ; c'est l'Archange des batailles qui guide la vierge innocente et pure. Par l'Archange et par la vierge, Dieu se prépare à sauver la France !

II

L'œuvre à accomplir est immense. Notre sol national est conquis. Deux grandes puissances alliées se sont partagé le domaine des Valois. Le souverain légitime, un dauphin sans couronne, désespéré de

son immense infortune, songe à ensevelir dans l'oubli son nom à jamais vaincu.

Entreprendre de repousser l'ennemi et de relever le royaume de France est humainement impossible. En le faisant, Jeanne pourtant est sûre du succès, non pas par ses propres forces, quelle que soit sa vaillance acquise à l'école des saintes, mais par les forces célestes que saint Michel doit faire descendre sur elle, par ordre de Dieu.

A ses compagnons de route, qui semblent douter d'elle : « N'ayez crainte dit-elle ; ce que je fais, j'ai ordre de le faire. Mes frères du Paradis m'enseignent ma mission : il y a déjà quatre ou cinq ans qu'ils me la répètent, et Dieu même me dit qu'il faut que j'aille à la guerre pour recouvrer le royaume de France. »

Vous le verrez, l'Archange ne la quittera pas. Il sera son conseil et sa force.

La voici devant les châteaux de Chinon. Derrière leurs lourdes murailles se cache l'héritier du royaume. On annonce à Charles de Valois, qu'une vierge est arrivée des rives de la Meuse, qui prétend délivrer Orléans, et, comme preuve de sa mission, déclare qu'elle le reconnaîtra sans l'avoir jamais vu. Le dauphin refuse. Pourquoi compromettre ce qui lui reste de dignité dans une semblable aventure ? Jeanne ne se décourage point. Elle va prier dans l'église Saint-Maurice de Chinon et l'Archange est auprès d'elle.

Le troisième jour touche à sa fin. Charles VII, obéissant à une puissance mystérieuse, revient sur son premier avis et la fait mander.

Dans la grande salle du château, pompeusement ornée, trois cents courtisans, aux habits éblouissants de pierreries, sont assemblés. Cinquante hommes d'armes portent des torches. Un trône royal est

dressé ; un seigneur, paré du manteau de Charles VII, y a pris place, tandis que ce dernier se dérobe au milieu de la foule. L'humble paysanne, mise tout à coup en présence de pareil spectacle, n'en est pourtant point éblouie. « L'ange qui me guidait, dit-elle plus tard, me donnait plus de lumière que toutes les torches resplendissant autour de moi. »

L'enfant s'avance donc et suit son céleste conducteur. Elle passe sans s'incliner devant le faux roi et va droit vers Charles VII lui faire humble révérence. Puis, traduisant au souverain stupéfait les paroles que l'ange lui dicte, elle manifeste au prince des secrets qu'il tient cachés pour tous.

Charles VII reconnaît à ce signe la mission de Jeanne et lui ouvre immédiatement son palais. La jeune vierge pénètre tout d'abord dans la chapelle de Saint-Martin et c'est là, raconte-t-elle, que l'ange la quitte pour un temps, la laissant toute en larmes, tant elle est désolée de son départ.

L'assistance du Ciel se renouvellera, permettant à Jeanne de prouver aux savants et aux clercs qu'elle est envoyée de Dieu ; grâce à cet appui elle obtiendra une armée qu'elle convertira en trois jours par le ministère des prêtres et par celui des Anges.

Elle est arrivée devant Orléans assiégé ; les prodiges au Ciel se multiplient. Les Anges sèment l'effroi dans les bataillons ennemis et ils réveillent la jeune fille, alors qu'on prétend combattre sans elle et durant son sommeil.

Les capitaines français ne l'appellent pas à leur conseil et dressent sans elle les plans de l'attaque. L'Archange et les Saintes disent à Jeanne ce qu'elle doit faire. « Vous êtes allés à votre conseil, dit-elle aux chefs de l'armée, et moi je suis allée au mien. Le conseil des hommes périra, mais celui de Dieu triomphera. »

L'assaut définitif est livré.

Les Anglais se défendent avec rage, et les plus vaillants d'entre les Français sont repoussés...

Voulant à son tour tenter l'escalade, Jeanne s'empare d'une échelle, et va la planter contre le rempart. Elle s'élançe ; une grêle de traits s'abat sur elle, et une flèche lui transperce l'épaule. La Pucelle roule dans le fossé. Se voyant blessée, Jeanne, effrayée, pleure. Aussitôt ses célestes visions lui apparaissent ; elle prête l'oreille à leurs voix bien-aimées, qui lui promettent la victoire. « Je suis bien consolée, dit-elle. » Son courage et ses forces renaissent à l'instant ; de nouveau elle s'élançe, son étendard à la main : « En avant, tout est vôtre ! s'écrie-t-elle. » Une terreur, comparable au vertige, s'empare des Anglais ; ils voient toute une armée céleste accourant au secours des assaillants, ils s'enfuient, et voici qu'est accomplie la prophétie de Jeanne : « Les soldats combattront et Dieu donnera la victoire. »

Oui, Il la donnera non seulement à Orléans, mais à Jargeau, à Meung, à Beaugency, à Patay. Ni garnisons, ni forteresses n'oseront plus résister. Et voici Jeanne dans la cathédrale de Reims, tenant élevé au-dessus de la tête du roi l'étendard miraculeux dont l'Archange saint Michel lui a inspiré les couleurs, les images et la devise : « Jésus, Marie. »

France, si tu le veux, voici que commence pour toi l'épopée la plus merveilleuse que l'histoire du monde et des siècles relatera jamais. Que ton roi s'élançe de Reims à Paris, de Paris à Rouen, puis à Calais, et la puissance des envahisseurs fondra comme neige au soleil.

Mais ni le roi, ni les chefs, devenus envieux de la puissance surnaturelle de Jeanne, ne le veulent. L'héroïsme, la vaillance de la surnaturelle enfant

deviennent inutiles parce qu'on ne veut plus suivre leur impulsion ; et Jeanne, toujours courageuse, jamais vaincue, mais impuissante par notre faute, pleurera sur la France comme jadis Notre-Seigneur Jésus-Christ sur Jérusalem : « O France, France, combien de fois ai-je voulu rallier tes enfants et tu ne l'as point voulu. Voici que tes ennemis te vaincraient de nouveau. »

O bienheureux Archange, l'héroïsme de la vierge n'a pas achevé notre délivrance, inspirez-lui un moyen plus puissant encore de nous secourir.

III

Le sauveur Jésus, au lendemain de ses larmes sur Jérusalem, était prosterné au jardin des Oliviers dans la grotte de l'agonie. Comme il semblait arrêté par la méchanceté de ses ennemis dans l'œuvre de notre rédemption et de la fondation de l'Église, un Ange descendit du ciel et lui montra le Golgotha. Notre-Seigneur accepta la croix et dit à son Père : « Que votre volonté s'accomplisse ! »

Jeanne d'Arc ayant été trahie et livrée à l'armée anglo-bourguignonne devant Compiègne, traînée de prison en prison, enfin vendue aux Anglais pour dix mille livres d'or, était enfermée dans le donjon du Crotoy, quand l'Archange saint Michel vint de nouveau la visiter. Et comme l'héroïque jeune fille se plaignait doucement de l'impuissance où elle se trouvait désormais de secourir sa patrie, l'Archange lui fit entrevoir le martyre comme moyen suprême d'achever son œuvre.

Elle n'avait pas encore dix-neuf ans et son cœur angoissé ressentait toute l'horreur de la mort. « Prends tout en gré, lui dit l'Archange, n'aie pas

trop souci de ton martyr ; tu viendras finalement au beau royaume du Paradis ! »

Ce fut en effet, un martyr effroyable que celui de Jeanne d'Arc. Elle se trouve devant un tribunal ecclésiastique où quelques ministres de cette Église qu'elle aime tant et défend de toute son âme, vendus au tyran d'Angleterre, s'efforcent de la mettre en contradiction avec les voix du ciel qui lui ont parlé et de la convaincre d'imposture. Aussi, rien de plus émouvant que la lecture des réponses pleines de sagesse et de divine lumière que Jeanne fait à ces rhéteurs, tout remplis de la science du siècle et de la malice de Satan.

Mais ce qui est plus particulièrement touchant dans la bouche de Jeanne, c'est le récit qu'elle leur fait de ses apparitions et de ses entretiens avec l'Archange saint Michel : « Il lui apparaissait, dit-elle, comme le plus sage prud'homme qu'elle vit jamais. »

Le 24 mai 1431, au cimetière de Saint-Ouen, pressée par la félonie de ceux qui avaient décidé à tout prix de la perdre, ne voyant plus autour d'elle qu'ennemis acharnés, elle joignit les mains, « Saint Michel, inspirez-moi », s'écria-t-elle !

Mais que peut ici-bas une sagesse, fut-elle divine, aux prises avec l'iniquité de l'homme ! Le Fils de Dieu lui-même ne put échapper à la sentence préparée contre lui par la haine des Juifs.

Jeanne n'a point échappé non plus aux supplices que lui avait ménagés la vengeance de nos envahisseurs vaincus par elle.

Le comte de Warwick n'avait-il pas dit : « Le roi d'Angleterre a acheté bien cher cette femme afin qu'elle périsse sur un bûcher ; il faut qu'elle soit brûlée ! »

Brûlée ! Elle le sera donc !

Le 30 mai 1431, on vint annoncer à Jeanne, dans la prison du vieux château de Rouen, qu'elle devait mourir sur un bûcher.

Entendez la plainte de son désespoir :

« J'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée ! J'en appelle au Ciel de toutes les cruautés dont on use envers moi. »

Mais Notre-Seigneur vient la consoler Lui-même dans l'adorable sacrement. Jeanne communie avec abondance de larmes et dans des sentiments admirables. Soutenue par son Epoux bien-aimé, elle marche courageusement à la mort. La voici en face du bûcher. Dix mille hommes sont là pour la voir mourir. C'est la plus grande bataille qu'elle va livrer, car, par cette victoire, elle obtiendra de pouvoir toujours et quand même venir, des sommets célestes qu'elle va gravir, au secours de sa patrie.

Mais, auparavant, c'est l'angoisse et la torture ! Jeanne ne sera point vaincue par la terrible épreuve. Elle prie à haute voix et laisse échapper de son cœur les plus beaux mouvements de foi, d'espérance, de charité.

Cependant, elle n'oublie pas qu'elle est la victime expiatoire de son peuple : « Si quelque chose de mal a été fait, dit-elle, n'en accusez pas la France, mais moi seule. » Autour d'elle les sanglots éclatent.

Les Anglais hâtent le moment de son supplice : on l'aperçoit sur le bûcher, embrassant la croix qu'elle a demandée pour mourir.

Les flammes crépitent et s'élancent ; mais en même temps le ciel s'ouvre ; l'Archange et les Saintes viennent assister Jeanne dans son dernier combat ; elle les voit et les salue : « Non, non, mes voix ne m'avaient pas trompée, s'écrie-t-elle ! » Et puis, sous leur inspiration, elle n'a plus qu'une pensée, la dernière : appeler Jésus à son secours et au secours de la

France : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » clame-t-elle de toutes ses forces, et ce suprême appel est sa dernière parole.

Elle est maintenant avec ses frères du Paradis. L'Archange et les Saintes présentent à Notre-Seigneur leur nouvelle sœur qui va plaider avec eux la cause de la France.

Et Notre-Seigneur Jésus-Christ, en couronnant la vierge héroïque et martyre, lui montre sa vraie mission. Les hommes pensaient l'avoir terminée ; elle commence à peine, elle va désormais s'exercer dans une série de siècles. Jeanne sera utile à sa chère France bien plus encore au Ciel que sur la terre.

Désormais, en venant prier dans nos églises, dont chacune renferme une statue de Jeanne, vous évoquerez dans votre souvenir ce geste miséricordieux du Tout-Puissant envoyant l'Archange saint Michel à la Vierge de Domremy pour ressusciter la patrie agonisante ; en même temps, vous vous souviendrez de la leçon de l'Archange : « Pour accomplir votre mission, Jeanne, il faut que vous soyez vierge, vaillante et martyre. »

Ames d'élite qui voudriez tant collaborer au salut de la France et répondre à l'appel que les Anges ne cessent de répéter de la part de Dieu, rappelez-vous que les moyens du Tout-Puissant sont restés les mêmes, car sa parole ne passera pas. Si vous voulez secourir la France, à l'exemple de Jeanne, soyez chastes, soyez vaillants, sachez souffrir !

Soyez chastes. Dans un siècle de corruption, où tout s'acharne contre la pureté de l'enfant, où la pornographie s'attaque au cœur du peuple par le roman, par le journal et par l'image, où les toilettes sont indécentes et les danses impures, persévérez dans la lutte contre les passions qui se révoltent. Endurez

tout pour conserver sans tache la robe blanche dont Jésus-Christ a voulu revêtir les âmes qui le suivent.

Soyez chastes pour pouvoir appeler Jeanne votre sœur et les Anges vos frères.

Soyez vaillants ! Notre siècle souffre d'un mal qui le mène plus rapidement encore à sa ruine que la débauche. Ce mal s'appelle la mollesse, le dégoût de la lutte, voire de l'action, le besoin de se terrer dans l'indifférence et l'inertie : advienne que pourra, je ne me mêle de rien ! Il en résulte que l'armée du bien n'a plus assez de soldats, tandis que les partisans du mal s'agitent et préparent d'irréremédiables désastres. En vain l'Archange sème les appels divins ; en vain Jeanne nous montre ses généreux exemples. Resterez-vous sourds et demeurerez-vous insensibles ? Si vous voulez que la France soit sauvée, à l'œuvre donc avec saint Michel pour guide et Jeanne d'Arc pour modèle !

Enfin, sachons souffrir !

Ceci est le plus dur pour notre pauvre nature. Nous avons horreur de l'épreuve, et pourtant, ne la trouvons-nous pas sans cesse sur notre chemin ?

Prenons donc notre parti en braves. Cette inévitable souffrance, souvenons-nous qu'elle peut devenir, si nous le voulons, un levier tout-puissant dans l'ordre surnaturel. Il suffit pour cela que nous embrassions notre croix et la portions généreusement après Jésus.

Jeanne ne s'est-elle pas avancée la première sur cette voie royale, nous donnant le plus héroïque exemple et ne pouvons-nous pas compter sur saint Michel et sur les Anges de Dieu pour soutenir nos pas ? Ainsi escortés, avançons généreusement vers les cimes où se dresse la Croix libératrice, et nous aurons accompli loyalement notre part du labeur immense et douloureux d'où sortira le salut de la patrie.

Ne fermons donc pas ce livre sans nous être juré à nous-mêmes de suivre généreusement, avec l'aide du Ciel, les exemples admirables de Sainte Jeanne d'Arc, et de travailler comme elle avec persévérance à la résurrection de cette France, plus vertueuse et plus glorieuse, Fille aînée de l'Église de Jésus-Christ.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE-PRÉFACE de S. Em. le Cardinal MERCIER	VII
AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.....	IX
INTRODUCTION.....	XI
<i>Sainte Jeanne d'Arc, son rôle dans l'histoire</i>	
CHAPITRE I ^{er}	1
<i>Sainte Jeanne d'Arc et le sacrifice</i>	
CHAPITRE II.....	13
<i>Sainte Jeanne d'Arc et la prière</i>	
CHAPITRE III.....	21
<i>Sainte Jeanne d'Arc et la vaillance</i>	
CHAPITRE IV.....	29
<i>Sainte Jeanne d'Arc et le peuple de France</i>	
CHAPITRE V.....	39
<i>Sainte Jeanne d'Arc, miracle et victime</i>	
CHAPITRE VI.....	53
<i>Sainte Jeanne d'Arc, héraut du Christ</i>	
CHAPITRE VII.....	69
<i>Sainte Jeanne d'Arc et le règne de Jésus</i>	
CHAPITRE VIII.....	75
<i>Sainte Jeanne d'Arc et la Vierge Marie</i>	
CHAPITRE IX.....	87
<i>Sainte Jeanne d'Arc et les Anges du Ciel</i>	

**ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 AVRIL MDCCCXX
PAR L'IMPRIMERIE DE L'EST
A BESANÇON
POUR GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS.**